ATRAXAS

Cahier de séjour dans le village de Kopengopi, tribu des Atraxas, territoire semi désertique de Kalopuram le long de la rivière Kipo

2013

Claude Cordier

© Claude Cordier - 2013

Cahier de séjour dans le village de Kopengopi, tribu des Atraxas, territoire semi désertique de Kalopuram le long de la rivière Kipo.

© Claude Cordier - 2013

Avertissement

Tous les personnages, humains, animaux, minéraux, végétaux et autres, de ce récit sont authentiques. Je leur adresse à tous mes excuses au cas où j'aurais écorché leur nom, ou mal compris leurs intentions. L'extrême rationalisme de ma propre culture ne m'ayant pas assez préparé à la compréhension de pensées si éloignées des miennes.

A tous pardon ! Et merci pour votre hospitalité, même temporaire.

Josephip Oronce Cordier

Mars 1965

Le lecteur trouvera à la fin de ce recueil un court lexique réunissant les mots atraxas utilisés dans ce texte et leur signification, notez simplement que la lettre « u » se prononce « ou » et la lettre « e » « é ».

Introduction

J'avais pris soin d'annoncer mon arrivée par un courrier en langue anglaise qu'un commerçant de la tribu voisine et moins sauvage des Elagons avait accepté de convoyer. La difficulté avait été de déterminer

le destinataire, les Atraxas n'ayant point de chef. J'avais résolu le dilemme en l'adressant au « mopu » ou « chef spirituel temporaire », puisque ce grade d'intercesseur est renouvelé toutes les nouvelles lunes.

J'accostais à la rive du village après deux longs jours de bateau. Léontin, mon assistant, m'aidait à transporter les malles contenant notre matériel photographique et nos instruments de recherche. En particulier la nouvelle machine de ma fabrication : le dioxprisme, permettant de dater tout objet quel qu'il soit avec une grande précision. J'avais pour cette trouvaille reçu le prix « Professeur Oblique », du nom du célèbre ethnologue qui avait consacré sa vie à l'étude des moeurs des pêcheurs Trivoutram des îles Kranuk dans l'océan indien.

Son étude prit fin, le soir où les pêcheurs Trivoutram décidèrent d'un commun accord d'accommoder la chair du célèbre ethnologue à la sauce curry, ou « kurly » pour comparer avec celle tant recherchée du mammifère marin appelé « canglote ». Déçus du résultat, les Trivoutram décidèrent alors de ne plus jamais manger de chair humaine blanche à cheveux rouges et décimèrent quasiment l'espèce « canglote »qui se reproduit si difficilement de nos jours étant si sensible à toute forme de pollution.

D'ailleurs qui, parmi vous, a entendu parler du « canglote » de l'océan indien ?

© Claude Cordier - 2013

Description : fête de « Puyimko ».

Les atraxas, mangent rarement de la viande, sauf au moment de la fête de « Puyimko », où tous les membres adultes se déguisent en ours « aruk » et pendant un jour et une nuit se jettent sur tout ce qui bouge : mammifères, oiseaux, insectes et parfois, par erreur, bébé atraxas et les dévorent crus.

Cérémonie exutoire, résultant d'un jeûne carné presque total le reste de l'année. Les jours suivant « Puyimko », une grande partie de la population souffre de troubles intestinaux et des vomissures de toutes couleurs jonchent les ruelles des villages. On parle même parfois de décès dus à certains excès, mais on ne retrouve jamais les corps, la fête impose de faire disparaître les restes, absolument tous les restes...

Récit

Lors donc, nous étions trois, mon assistant et moi, nos malles et mon rat Féodor, muet en la circonstance à cause du décalage horaire, mais parlant en d'autres cas, ce qui est tout à fait rare de la part d'un rat des champs fort ordinaire au demeurant (beige foncé à queue noire).

Dès qu'ils aperçurent notre bateau, les quelques personnes qui se trouvaient sur la rive accoururent, j'en fus fort ému ne sachant pas à l'époque combien les atraxas étaient curieux de tout et combien, oh combien ! ils n'avaient peur de rien. M'exprimant lentement en anglais et

© Claude Cordier - 2013

en « valpu », dialecte le plus usité par les différentes ethnies de cette région, je parvins à convaincre l'un d'entre eux d'aller quérir le « mopu. » Celui-ci s'approcha de nous, il tenait à la main droite un long bâton auquel étaient attachées des plumes de toutes les couleurs et à l'extrémité supérieure un crochet en bois clair. Cet objet s'appelait, je l'appris plus tard, un « tradjun » ou « spirit catcher » en anglais.

Le « mopu » se souvenant de ma missive annonçant notre venue, nous conduisit vers une des maisons du village. Personne ne nous aida à porter quoi que ce soit. La vue de Féodor ne troubla personne, il gambadait dans nos jambes, un peu inquiet.

© Claude Cordier - 2013

Description : habitat.

Les maisons atraxas sont bâties en adobe, mélange de glaise et de paille avec par endroit, apparemment de façon désordonnée, l'incrustation de grosses pierres qui dépassent du mur. On pourrait penser que la disposition permet de les utiliser comme les barreaux d'une échelle. Que non. Des échelles en bois constituées d'un tronc assez large et de barreaux le traversant sur toute sa longueur, sont posées contre chaque mur de façon à pouvoir accéder aux toits en forme de terrasses superposées comme une pyramide. Sur le faîte est planté un pieu peint de différentes couleurs selon les habitants.

Récit

La porte étant assez basse, je devais baisser la tête, mais Léontin et surtout Féodor passaient facilement. De forme rigoureusement carrée elle permettait d'accéder à une salle unique au sol en terre battue. Une fenêtre, carrée elle aussi et de petite dimension, était percée dans chacun des murs ainsi que dans l'angle nord du plafond. Un volet de clayettes de bois servait à les clore.

Un banc d'adobe courait le long d'un des murs, le mur opposé comportait de part et d'autre de la fenêtre, deux lits clos en bois de deux mètres à peu près de long sur un mètre cinquante, le même type de volet en clayettes servait de porte coulissante. Je remarquais instantanément une caractéristique particulière des goûts des atraxas, les tissus constituant le couchage étaient multicolores, comme leurs vêtements, des

© Claude Cordier - 2013

associations de couleurs parfois peu heureuses, du bleu turquoise avec du violet et autre rapprochement esthétiquement étrange à mon goût.

Une table basse dans un coin de la pièce près d'une sorte de cheminée ou poêle en argile, des ustensiles de cuisine s'y trouvaient rangés dans un ordre indistinct. Des tapis très colorés, eux aussi, étaient disposés sur le sol les uns à côté des autres recouvrant aux trois quarts la terre battue.

Description : textiles.

Les atraxas ne connaissant pas la technique du tissage, ils confectionnent leurs textiles en cousant ensemble des petits morceaux de tissu bariolés. Ils se les procurent en les troquant avec les autres tribus contre leur production artisanale, bijoux et paniers, ou fourrure de « giragne », petit rongeur local au poil dru gris perle fort apprécié sur le marché et que les atraxas ne chassent pas pour sa chair, sauf lors de la nuit exceptionnelle de « puyimko ».

Parfois, ils programment un « virak djatar » ou « raid tissu ». Une dizaine d'hommes et de femmes, les nuits de « lune absente » se déplacent discrètement, s'introduisent dans les maisons ou huttes des villages d'autres ethnies, et ce à plusieurs centaines de kilomètres à la ronde parfois, et raflent le moindre petit morceau d'étoffe tissée. Ils les transportent accrochés à leurs propres vêtements, ou en remplissent de grands sacs constitués du même patchwork. Ce qui, reconnaissons le, par nuit de pleine lune serait peu discret.

© Claude Cordier - 2013

Ce raid de pillage se fait sans le moindre acte de violence, on suspecte les tribus victimes de faire semblant de dormir et de se laisser voler sans réagir, soit pour respecter les coutumes atraxasi, après tout celle-ci en valait bien une autre (comme celle des Yopis qui collectionnent les mèches de cheveux et ne se gênent point de vous en couper une sans votre accord et cela se passe parfois avec quelques coups de couteau inopinés) ; soit, par crainte de réactions qui auraient pu être violentes, rappelez vous que les atraxas n'ont peur de rien ; soit par défaitisme ; soit dorment-ils vraiment suite à quelque charme dispensé par les pillards.

Au matin ils se retrouvent sans couverture ni vêtement, n'en font pas toute une histoire et se remettent au métier à tisser, tirant orgueil de leur capacité à résister à l'adversité.

Heureusement, ces raids sont assez rares. Les atraxas ne sachant pas tisser, pratiquent le tricot d'une manière, certes un peu primaire, le point s'apparente à ce que l'on appelle « point mousse » et qu'ils nomment « glic » qui veut dire « bulle », serré car tricoté avec des aiguilles de bois très fines. Hommes et femmes pratiquent indifféremment cet artisanat, comme la plupart des activités des atraxas, sauf une, celle de creuser le trou où doit reposer les cendres des défunts (Cf. chapitre : maladie et rites funéraires).

Une seule règle impérative au tricot, due probablement à leur manque d'habileté en la matière : ne tricoter que des bandes, de largeurs différentes, mais sans aucune diminution. De la sorte, ils peuvent se constituer des textiles bariolés à leur goût, en cousant ensemble ces

© Claude Cordier - 2013

bandes de différentes couleurs. Le fil ressemblant au coton provient du poil long d'une bonne cinquantaine de centimètres, allant du blanc au noir en passant par tous les roux possibles, d'un animal originaire uniquement de cette région, une sorte de capriné sans corne, haut sur pattes, appelé le « wali ». Très docile, quoique sauvage, il se laisse tondre deux fois l'an, s'approchant de lui même du village à peu près à saison fixe, attendant qu'on le tonde et repartant allégé et heureux de se reconstituer une nouvelle toison.

Pratiquant le troc, car n'ayant pas de monnaie et ne souhaitant pas en avoir, les principaux objets d'échange des atraxas sont les bijoux très particuliers qu'ils confectionnent avec beaucoup de soin, de sens artistique et de joie. Cette activité étant considérée comme la plus agréable avec les rapports sexuels, la vannerie et les cérémonies rituelles nombreuses et variées.

C'est vous dire si leur vie est, en conclusion hâtive, fort agréable !

Bracelets, pendants d'oreilles, colliers, bracelets de pied, décorations nasales et du nombril, ceintures, couronnes sont façonnés dans un bois ressemblant au teck et appelé ici « karal » que l'on trouve en différents tons. Il est sculpté avec minutie, formant des volutes, des entrecroisements de toute beauté. Mais, ce qui rend ces bijoux si précieux aux yeux des autres ethnies est l'incrustation de cette fameuse pierre bleue que seuls les atraxas savent trouver dans le désert. Secret passé oralement de génération en génération. La légende dit que cette pierre appelée « crobir » apparaît d'elle même en sortant de terre au

© Claude Cordier - 2013

passage d'un atraxas. Et quand il arrive à un atraxas de se lier plus ou moins maritalement, le mariage n'existant pas, avec un individu d'une autre ethnie (ce qui est toléré en particulier avec les « Orbeïdos » réputés pour leur sens du devoir et du secret) le don lui est automatiquement transmis dès la fin du premier rapport sexuel avec le partenaire atraxas.

Le « crobir » est une pierre dure, indigo, mais à la différence du lapis-lazuli, presque translucide, quoique foncée, une merveille. Quand ils la trouvent elle fait à peu près toujours la même taille, dix centimètres de diamètre, mais ensuite elle est taillée adroitement puis enchâssée dans le bois par une technique que personne n'a jamais voulu me confier. Les atraxas se cachent quand ils travaillent leurs bijoux. Et l'expression « gapi sharma to » veut bien dire ce qu'elle veut dire : « fabriquer des bijoux à l'abri des regards indiscrets ».

Récit

Nous nous installâmes tous les trois dans la maison que les villageois nous avaient attribuée. Léontin partageait mon lit clos un jour sur deux pour laisser à Féodor un peu d'intimité. Si vous aviez rencontré Féodor, vous sauriez que ce n'était qu'un prétexte pour pouvoir dormir tranquillement de temps en temps. En effet, ce rat, au demeurant de très bonne compagnie le jour, rêvait bruyamment la nuit. En particulier, il parlait, assez fort pour que cela nous empêche de dormir. D'autant qu'une fois réveillé, la curiosité l'emportait sur le besoin de sommeil et l'on avait tendance à guetter ce qu'il disait. Il dialoguait avec des êtres

© Claude Cordier - 2013

invisibles, poussait des cris, semblait se disputer avec quelqu'un, pleurait parfois. Alors, celui qui partageait sa couche devait le câliner pour le rassurer, il se rendormait calmé jusqu'au prochain rêve troublant.

Etant bébé, j'avais moi aussi des accès de terreurs nocturnes impressionnantes que l'on traita avec force sirop qui me plongeait dans un sommeil si lourd qu'alors je fus atteint d'énurésie que l'on ne traita pas, mais là n'est pas le propos (quoique si cela vous intéresse, je pourrais ajouter une postface sur le sujet.)

Au matin nous trouvâmes disposé sur la petite table tout un assortiment de denrées consommables. Une bouillie remplissait trois petits bols en bois, sorte de mélange cuit ressemblant au porridge mais ayant la consistance du bulgur mélangé à de la mélasse, quoique peu sucrée.

© Claude Cordier - 2013

Description : artisanat.

Les ustensiles de cuisine sont soit troqués, soit taillés dans du bois. Ils restent assez grossiers, sauf en ce qui concerne les paniers. Là, les atraxas mettent tout leur savoir faire et leur sens artistique bien particulier pour produire des paniers de toutes formes de toute beauté. La multitude de couleurs rappelle leurs tissus et la finesse des brins utilisés dans leurs tricots. Ils en produisent une grosse quantité, tout le monde s'y consacrant comme une activité majeure, depuis le plus jeune âge et jusqu'à la fin de leurs jours. Les paniers s'empilent contre un des murs de la pièce principale constituant une cloison multicolore du plus bel effet. Ils travaillent extrêmement vite. Etant tressés très serrés ils peuvent contenir la farine la plus fine sans en perdre un grain. Pour l'eau c'est une autre histoire, ils préfèrent le bois, mais j'ai pu trouver d'anciens paniers dont le fond était recouvert d'argile séchées au soleil et qui, m'a-t-on dit, servaient à cet usage, on ne sait plus quand.

Récit

Je regrettais de n'avoir pas emporté de matériel cinématographique pour rendre réellement la rapidité des gestes de ces tresseurs de paniers émérites.

© Claude Cordier - 2013

Description

Cette production leur sert également d'objet de troc.

Récit

Sur la table étaient disposés des fruits que nous ne connaissions pas encore, délicieux à une exception, très amère et à l'écorce piquante que même Féodor refusa et des bananes. Nous fûmes étonnés, car nous n'avions vu aucune bananeraie alentour. Nous apprendrions plus tard que ces fruits n'étaient en aucun cas des bananes mais des oeufs provenant d'un animal nommé « caripo », bipède ovipare, à qui les atraxas demandaient poliment et régulièrement de donner quelques uns de ses œufs, ce qu'il acceptait généralement en échange d'un peu de cette bouillie dont je vous ai parlé ci-dessus. Les oeufs du « caripo » avaient tout à fait le goût et l'aspect de la banane verte et se révélaient très nutritifs.

Comme boisson, le premier jour nous ne trouvâmes que de l'eau dans une sorte de gourde que nous bûmes à la lampée.

Les matins suivants, on nous proposa une boisson chaude ou décoction d'une graine cueillie sur un arbuste poussant en fourrés serrés autour du village. La boisson s'appelait « korip clim » du nom de la graine « korip » et de « clim » boisson chaude. Cela ne ressemblait à rien de connu, mais nous nous convainquîmes qu'elle était aussi reconstituante que notre café traditionnel.

© Claude Cordier - 2013

Je rappelle une règle essentielle à toute étude ethnographique : renoncer à nos mets habituels et se faire très vite à la cuisine du cru, par exemple cesser d'être obsédé par le steak frite en Inde et par le café expresso en Amérique.

Description : absence d'écriture.

L'art pictural n'est pas pratiqué, sauf sur les corps lors des préparations des fêtes religieuses et des traitements des guérisseurs, ni la sculpture, ni la gravure sur pierre comme certains peuples tels les anciens Hopis de l'Arizona qui n'ayant pas d'écriture, avaient laissés nombre de pictogrammes signifiants sur les parois des falaises ou sur des tablettes gardées secrètement.

Les peintures corporelles sont réalisées quasi quotidiennement dès le matin, après la toilette, chacun pour soi. Il n'est que dans les cas de traitement médical que le guérisseur décore le buste du patient (cf. chapitre sur ce sujet) et lors de la fête de « Payakpuri » lorsqu'il s'agit de décorer les dos, les danseurs se mettant en ligne les uns derrière les autres, le dernier est décoré par le « mopu » lui même.

Hommes comme femmes s'appliquent à l'aide bâtonnets de couleur les mêmes symboles dans des dispositions différentes selon le goût de chacun. Ces peintures ne sont pas destinées aux autres, mais uniquement à soi même, c'est pour cela qu'elles ne sont apposées que sur les endroits

© Claude Cordier - 2013

visibles. Ils n'ont pas d'yeux derrière la tête, eux non plus, qu'est-ce que vous allez imaginer ? Ils sont différents de nous, mais pas à ce point.

Donc, les symboles sont peu nombreux mais toujours très habilement dessinés avec une grande maîtrise des fondus de couleurs.

Le visage présente en général sur le front une sorte de spirale en perspective, comme une tornade dont le point inférieur se termine exactement entre les sourcils. Elle peut être d'une seule couleur ou de plusieurs entremêlées. Les yeux sont soulignés d'un trait noir au dessus et en dessous, mais ce n'est pas une généralité, les lèvres peuvent également être cernées d'une couleur sombre pas forcément rouge.

Ils décorent également leur avant bras, le creux du bras, le dessus des pieds et plus bizarrement la plante du pied. Cette décoration paraît d'autant plus absurde qu'ils marchent pieds nus. Le dessin sous pédestre tient, bien évidemment, peu de temps. Alors, à intervalles réguliers, l'atraxas sort un petit bâton de couleur du petit sac en peau qu'il porte en bandoulière à toutes heures du jour (où se trouvent petites pierres sacrées, poudre de terre colorée etc) et soulevant le pied il pose le dessus du pied sur son genoux opposé et recommence le dessin à l'identique.

Cette pratique a un caractère irrationnel et pourrait paraître franchement idiote si l'on ne comprenait pas qu'elle donne un certain rythme à la marche donc à la vie, par le fait que l'on doive s'arrêter de temps en temps. Par contre lorsqu'ils traversent un ruisseau ou une rivière, la problématique étant la même, ils ne refont le dessin que sur la rive opposée. Ils sont un peu irrationnels mais avec des limites Lors de

© Claude Cordier - 2013

longues marches, telle celle vers « wucham », ils se reposent ainsi à intervalle régulier. Cette sorte de philosophie du temps est, à tout prendre, bien raisonnable. Un peu comme les pauses de nos travailleurs syndiqués.

© Claude Cordier - 2013

Les motifs décoratifs :

- La spirale vers la droite ou vers la gauche ou s'entremêlant, symbole de migration
- la spirale en « tornade », symbole d'élévation
- les escaliers, doubles ou simples (Cf. chapitre sur les ancêtres extraterrestres et leur arrivée)
- le cône pointe en bas ou en haut, symbole sexuel ?
- l'ovoïde, que je pris pour une courge et qui, en fait, représente le vaisseau spatial des ancêtres. Cet ovale comporte des points placés régulièrement (seraient-ce les hublots ?) et parfois une sorte de queue triangulaire (seraient-ce les tuyères ?).

Ils tracent également des petits ronds les uns à côté des autres et d'autres plus petits en dessous : cela représente la filiation des mères et des enfants. Un petit rond dans un plus grand figure la femme enceinte.

Les animaux ne sont pas représentés. Même pas le « sola sirpa » ou serpent blanc pourtant facile à dessiner, vous faites un tracé ondulant et le tour est joué.

Ce que je pris pour une sorte de tête de lapin avec deux grande oreilles n'était en fait que la représentation stylisée de deux montagnes parallèles posées sur la terre. Les montagnes lointaines étant considérées comme un lieu propice à un décollage mythique et espéré vers les étoiles ancestrales.

Récit :

© Claude Cordier - 2013

Je notais la moindre des mes observations sur un petit carnet à couverture de cuir noir, que mes hôtes demandaient souvent à voir. Ils étaient émerveillés par le tracé de mon écriture qui pourtant ressemblait plutôt à des pattes de mouche car pour économiser le papier je me forçais à écrire très serré. Ce carnet a été placé en dépôt à la Bibliothèque du Musée de l'Homme de Paris, où les étudiants de troisième cycle peuvent le consulter, demandez Madame Baudru du département des manuscrits)

Léontin, collectait des objets, des minéraux, des végétaux représentatifs en les étiquetant scrupuleusement, précisant, son nom en atraxasi, son origine, la date de sa collecte, son usage connu et tout autre renseignement résultant d'une bonne formation d'ethnologue. Nous nous relayions pour prendre des photographies des différents événements et situations. Féodor nous suivait, soit traînant entre nos pieds, soit perché sur l'épaule de l'un ou de l'autre, parfois somnolant.

Je me prenais parfois à penser que nous n'aurions pas dû mêler un animal familier à cette aventure, il n'avait ni l'air de s'intéresser à quoi que ce soit, ni l'air franchement ennuyé, encore eut-il fallu que nous soyons capables de comprendre son air. Qui peut lire quoi que ce soit dans le regard d'un rat ? Oubliez le fait qu'il pouvait parler, car lorsqu'il le faisait, sauf en rêve, ce n'était jamais pour parler de lui même, mais pour demander quelque chose ou pour décrire sur un ton neutre ce qui se passait alentour. Du même ton que certaines personnes prennent quand elles lisent tout haut et de manière systématique, les publicités ou

© Claude Cordier - 2013

enseignes que leur regard croise. Tel que « Dubo, dubo, dubonnet » ou « Défense d'afficher loi du 29 juillet 1881 ».

© Claude Cordier - 2013

Description : maladies et rites funéraires

Bien entendu les atraxas n'ont jamais toléré la présence de la moindre antenne médicale occidentale, aucun médicament d'origine non atraxasi n'a jamais été accepté. Leur taux de mortalité n'est pas dramatiquement différent du nôtre. Leur pharmacopée est constituée de diverses poudres obtenues en broyant des minéraux ou des végétaux sur une pierre plate, mélangées à de l'eau ou au sang de certains animaux et conservées dans des petites gourdes constituées de la cosse du fruit séché et évidé appelé « siapou », à ne pas confondre avec le légume genre courge appelé « siapouli » et qui sert de crécelle lors des danses rituelles et ne doit servir qu'à cela. Le fait, rare heureusement, de commettre l'erreur de verser une potion dans un « siapouli » au lieu d'un « siapou « peut aggraver l'état du malade et le conduire aux affres de la mort, ainsi que le coupable imprudent qui lui aussi perd la vie peu de temps après son patient. A noter : les atraxas n'ont peur de rien mais restent assez prudents.

Je réussis à obtenir quelques unes des recettes secrètes de potions médicales, qui d'ailleurs n'auraient pu me servir de rien puisque le principe d'efficacité de ces mélanges ne peut fonctionner qu'en y adjoignant des paroles idoines et des geste particuliers fort compliqués. Bien que j'eus l'occasion d'assister à plusieurs guérisons par ces pratiques, à aucun moment je n'ai été en mesure d'en déduire une recette précise. L'ensemble étant par trop complexe et détaillé. Les mimiques du guérisseur comptant autant que le médicament.

© Claude Cordier - 2013

Les guérisseurs sont en permanence deux, soit officiant de concert, soit, si l'un est indisponible, pratiquant seul. L'autre étant mis au courant de l'activité du second. Ces deux personnes doivent être impérativement homme et femme. Pas question de contourner le problème en déguisant un homme en femme et inversement, la tromperie ne pourrait être que funeste au malade. Les travestis ou les personnes de sexe indéterminé, qui sont comme je vous l'expliquerai plus tard tolérés, ne peuvent être guérisseurs. Les guérisseurs étant considérés comme une seule personne en deux, hermaphrodite, sont à l'image des ancêtres et peuvent donc seuls utiliser les pouvoirs de guérison des anciens.

Parmi les substances utilisées, le sang des menstrues du premier jour de la femme guérisseuse est utilisé dans les préparations. Lors, quand celle-ci atteint la ménopause, on dit « absilate », une femme plus jeune doit la remplacer parmi celles qui ont été initiées. L'homme, lui, peut officier plus longtemps, quoique la mortalité masculine étant plus jeune, le résultat est que l'un et l'autre se trouvent être à peu près du même âge. Il arrive qu'ils vivent en couple toute leur vie, ou un certain temps, ou pas du tout. Cela n'a aucune incidence sur leur pouvoir de guérison.

Dans le cas où l'acharnement thérapeutique du guérisseur n'aboutit qu'au décès du malade, on dit que « garam vyapu ho » ce qui veut dire à peu près « c'était son heure », comme disait mon curé.

Le corps du défunt est enroulé dans un tissu bariolé, la tête y compris. Des plumes de l'oiseau « kara », connu pour l'arc en ciel de son plumage, sont plantées fermement sur la tête, au niveau du cou, sur le

© Claude Cordier - 2013

pubis, sur chaque main et chaque pied. Les atraxas disent alors : « Ké parma traxida » ce qui signifie : « Pour aider à voler ». Référence à la croyance que l'esprit rejoint les étoiles « simak » en volant.

Un bûcher funéraire est édifié en branchage de fourré nommé « kopol » à l'extérieur du village, côté ouest, soleil couchant. Des plantes odorantes ainsi qu'une sorte de résine d'arbre « kapa » favorisant la prise du feu qui doit être violent, y sont ajoutées.

Au cours de la crémation, les atraxas se relayent pour tourner autour du bûcher de gauche à droite, hommes, femmes, enfants, vieillards, sans lien de parenté avec le défunt, se repassant un bâton décoré à l'extrémité de plumes violettes de l'oiseau « koroko » et recouvert sur toute sa longueur de bandelettes de tricot de couleur, ce bâton spécifique se nomme « vayu ».

La teinture des fibres destinées au tricot est actuellement obtenue par l'acquisition de colorants artificiels. On raconte qu'il y a fort longtemps, « il y a des milliers de lune noires », les couleurs étaient obtenues sur place soit par le broyage de pierre (dont le bleu indigo), soit par les mélanges de terres. La gamme de couleurs était moins étendue. La soif des atraxas pour la multitude colorée n'était satisfaite que par l'entremêlement de plumes de différents volatiles, nombreux à cette époque dans cette régions. En particulier, le « grobuli », sorte de gros poulet (rappelez vous le dodo de Madagascar, hein ?) incapable de voler dont la chair était très appréciée des « isorax » et qui fut décimé sur l'autel de leur appétit (voyez le rapprochement avec la destinée du dodo

© Claude Cordier - 2013

de Madagascar, hein ?). Les atraxas n'en voulurent point aux « isorax » de cette perte capitale, ils n'en voulaient d'ailleurs jamais à personne.

Les atraxas se contentent du plumage de l'oiseau « pilaou » dont les particularités consistent en un plumage chatoyant, une incapacité à voler comme le « grobuli », qu'il compense en déployant des talents extraordinaires de fouisseurs.

L'extrémité de ses pattes présente la forme de petites pioches qui lui permettent de creuser un terrier profond où il s'enfouit pour dormir, se protéger et trouver un peu d'humidité. C'est une vrai merveille que de voir ce petit animal creuser son trou comme une taupe et y fourrer sa tête, puis son corps tout entier. Ah comme l'on aimerait parfois être un « pilaou « !

Revenons à la crémation : lorsque le corps est totalement consumé, le dernier officiant-tournant, on dit « gribal djantan », recueille les cendres dans un de ces somptueux paniers que je vous ai décrits plus avant.

Tous les membres de la communauté partent à sa suite en procession trois par trois. Soit deux hommes, une femme. Ou le contraire. Soit deux femmes un animal de compagnie. Soit trois femmes, ou trois hommes. Je me demande pourquoi je m'obstine à faire le distinguo puisque cela n'a aucune espèce d'importance en la matière. Vieille habitude patriarcale, je présume.

Ils se déplacent ainsi jusqu'au lieu de dépôt des cendres « mirash kapur », un trou creusé dans le sol de trente centimètres (un avant bras) de diamètre et de trente centimètres de profondeur. Ce trou est creusé par

© Claude Cordier - 2013

un homme et exclusivement un homme (enfin!) en contrepartie du fait que seule la femme sort l'enfant de ses entrailles. La femme sort l'enfant de la terre, l'homme l'aide à y retourner. Seule exception à la mixité totale des activités atraxasi.

L'endroit d'enfouissement est déterminé en fonction de la position des astres le jour du décès. Le village étant conçu comme un cercle qui serait la terre dont la périphérie serait le ciel dans son immensité infinie.

Il s'est trouvé que certaines cendres eurent à être enterrées à presque 900 mètres du centre du village. De toutes façons, le lieu ne comporte pas de trace, ni stèle, ni pieu, ni inscription d'aucune sorte et aucune cérémonie ne prévoit la visite des sites de sépulture. L'esprit du mort est supposé remonter au ciel dès le début de la crémation.

Récit

Quelques mois après notre installation, je fus un matin pris d'une toux irrépressible. Je n'avais ni fièvre, ni mal de gorge, je toussais simplement. Cela gênait le sommeil de mes compagnons et me causait bien du tracas quand je devais discourir avec mes hôtes. D'autant qu'ils m'avaient immédiatement proposé quelque traitement de leur tradition que je refusais poliment en leur montrant une boite de pastilles de fabrication européenne. Ils l'inspectèrent sous tous les angles, admirant l'illustration du couvercle représentant un paysage de montagnes suisses, puis me le rendirent en disant « Ekati korotcha » (ce n'est pas la peine). Ils respectaient ma décision et n'insistèrent pas. Toutefois, comme après

© Claude Cordier - 2013

plusieurs jours, ma toux ne se calma aucunement, le « mopu » réitéra sa proposition.

Léontin réussit à me convaincre d'accepter, d'autant que ce serait une excellente expérience pour notre étude.

Le « mopu » m'accompagna dans la demeure d'un couple de guérisseurs. On me fit asseoir sur un tapis de tricot de forme carrée, les bandes de tricot de couleur étaient disposées comme les grades d'une pyramide, au centre un dernier carré rouge indiquait où je devais poser mon postérieur. « L'arbre », en atraxasi « ka », de ma colonne vertébrale devant se situer bien au centre comme on me l'expliqua, de façon à ce que les forces destructrices soient dirigées vers le carré rouge de haut en bas. Cela me rappelait la théorie hindou des chakras, la moelle épinière étant comme l'arbre du monde ou le serpent mythique, la voie par laquelle passent les énergies corporelles.

Je m'exécutais scrupuleusement. L'homme guérisseur s'approcha de moi et commença à m'ausculter. Il souleva mes paupières pour examiner le blanc de mes yeux, me fit ouvrir grand la bouche, je fis « ah » bêtement, me surprenant à retomber en enfance et à jouer au docteur. Je m'en voulais de ne pas assez prendre la situation au sérieux. J'étais toujours en spectateur partout où je passais, cela dénotait une certaine lâcheté, une incapacité à se fondre dans les situations, comportement pourtant dont j'aurai à me féliciter dans le futur.

Il inspecta également mes oreilles et palpa le haut de mon crâne à l'endroit qui correspond à la fontanelle chez les nourrissons. Il appuya,

 © Claude Cordier - 2013

l'air dubitatif et m'ébouriffa le peu de cheveux qui me restait. Puis prenant mes deux mains dans les siennes, il les tourna et retourna pour scruter l'état de ma peau et de mes ongles. J'attendais qu'il me prenne le pouls mais il n'en fit rien. Il jeta une poignée de sable ocre sur le tapis et me fit signe de l'étaler à ma guise. J'hésitais, puis d'un geste non contrôlé je dispersais le sable. La femme guérisseur s'approcha et dit quelque chose comme : « Le vent s'est installé dans son cou ». L'homme acquiesça en opinant du chef et se leva pour préparer un foyer dans le coin de la pièce comportant un orifice d'évacuation de fumée dans le mur. Ce feu de bois était constitué de racine de « koko » et de brindilles de « brancouse » sur lequel étaient déposées des herbes. On ferma toutes les issues. Quand le feu fut vif et que la pièce commença à s'emplir de fumée, il me demanda de me dévêtir à moitié puis fit signe à sa compagne et à Léontin de sortir et les suivit me laissant ahuri persuadé que j'allais étouffer, et qu'en soignant la maladie on tuerait le malade. Je fus fort surpris de constater que la fumée pourtant très blanche et très dense, ne me faisait aucunement tousser, bien au contraire. Cette fumigation semblait dégager les bronches par une douce chaleur et me fit également suer à grosse goutte combattant la fièvre par la fièvre. Je songeais aux huttes de sudation des indiens navajo qui utilisent cette forme de sauna « à sec » pour purifier le corps et l'esprit.

Au bout d'un temps certain, je me pris à grelotter. La femme me couvrit d'une couverture tricotée qui grattait quelque peu et me frictionna le dos comme à l'aide d'un gant de crin. Cette couverture était tricotée à bon

© Claude Cordier - 2013

escient avec un mélange de laine de « lomayok » et une fibre végétale irritante. Puis on me retira la couverture et le guérisseur se mit à dessiner sur mon buste des motifs à l'aide de bâton de couleur. Je ne pus distinguer que ce qu'il dessinait devant à l'aide de bâtons de couleur : des spirales, des sortes d'escaliers et des triangles. Il marmonnait des phrases inaudibles. Je me sentis mieux et respirais tranquillement.

Je le vis s'éloigner, prendre un grand bol, le tremper dans un baquet rempli d'eau et s'approcher de moi. Je pensais qu'il m'apportait à boire. Quelle ne fut pas ma stupéfaction quand je sentis brusquement le contenu liquide et froid m'asperger le visage ! Je fis : « Ah ! mais ça ne va pas ? » Léontin, qui nous avait rejoint depuis peu, riait sous cape. Féodor se précipita sur mon épaule et se mit à lécher ma joue, pour je ne sais quelle raison, en répétant : « mouillé papa, mouillé. »

Le guérisseur, nullement troublé par mon étonnement, s'affairait à préparer une mixture en broyant des éléments sur une petite table en pierre. Cela prit de nombreuses minutes. J'avais froid, la couverture râpeuse était mouillée. Je me pris à penser que j'allais aggraver mon cas en ne réagissant pas. Mais, conscient du sacré du rituel, je n'osais m'interposer malgré mon inquiétude grandissante.

Il revint, me fit absorber une bouillie liquide blanchâtre et sucrée contenant, à mon avis, un peu d'un produit camphré. Il me demanda de me rhabiller et surtout d'éviter de me laver pendant trois jours de façon à ne pas retirer les dessins peints sur mon buste.

© Claude Cordier - 2013

Je l'avoue à ma grande surprise ce traitement fut plus efficace que mes pastilles suisses, au bout de trois jours je ne toussais plus et ne ressentais plus aucune irritation.

© Claude Cordier - 2013

Description : maladies (suite)

On m'expliqua plus tard, que le verre d'eau glacée projeté en pleine figure était destiné à saisir le sang en réveillant l'esprit malade en moi et à préparer l'organisme à mieux recevoir le médicament.

Description : religion

Les atraxas ne vénèrent rien ni personne, ils rendent hommage, ce qui est très différent. Il n'existe pas de temple, ni de lieu de prière ou de dévotion collective. Ils ne vénèrent pas, donc ne prient pas.

Dans chaque maison, près de l'âtre, est installé une sorte d'autel. Je dis bien « sorte » car cela y ressemble sans en être un. Cela ressemble à un petit théâtre en réduction, comportant des décors les uns derrière les autres, les diverses couleurs représentent les éléments de la nature : vent, eau, terre, soleil... des petits cailloux et une poignée de terre y sont dispersés. Chaque matin les atraxas vénèrent la nature et la terre hospitalière en déposant une pincée de bouillie de « korip » dans un petit bol en bois placé au centre du théâtre. Aucune parole n'est prononcée, ni chant, ni psalmodie.

Lors d'une naissance, on y ajoute une petit épi de « korip » le plus petit possible et lors du décès d'un enfant un insecte ou un petit lézard.

Pour les morts adultes, aucun autre cérémonie que le « rituel tournant » de la crémation et la procession vers le « mirash kapur ou « lieu de dépose des cendres ».

© Claude Cordier - 2013

© Claude Cordier - 2013

Description : la nomination du « mopu ».

Tous les vingt huit jours, au dernier jour de la lune absente, le village se réunit sur la place principale, adultes, vieillards et enfants ayant reçu l'initiation. Au centre de la place a été édifiée depuis des lustres, paraît-il, une pyramide à cinq degrés réguliers en adobe un peu semblable à celles qui surmontent les toitures. D'une hauteur d'environ un mètre vingt, la dernière marche constitue un promontoire assez large pour s'y tenir assis. Le « mopu » de la lune présente s'y tient. Les candidats au poste, rarement plus de trois ou quatre, se placent en ligne l'un à côté de l'autre à la droite du chef spirituel, face à la population debout elle aussi.

En quelques mots le candidat se présente et explique ses motivations, hommes, femmes, enfants initiés ont tous leur chance.

Certains des arguments évoqués sont :

« Je suis lasse de faire du tricot et la cuisine, je changerai bien d'activité pour quelques temps. »

« J'ai fait un rêve qui m'indiquait que le moment est propice pour que je sois un bon « mopu ».

Les atraxas respectent les songes des uns et des autres.

« Je l'ai déjà été deux fois, jamais deux sans trois. » (Célèbre proverbe importé).

« Mon compagnon m'ennuie, si je suis « mopu », je le virerai de la masure sans ménagement prétextant quelques méditation secrète. »

« J'ai douze ans, je le sais, je suis le « mopu » du siècle, ma mère me l'a prédit, si je ne suis pas élu je fais une crise et vous entendrez ma mère . »

© Claude Cordier - 2013

« Aujourd'hui, je me sens prêt à être « mopu », je serai « mopu » sans gloire, car je serai un « mopu » modeste et droit. »

« Je suis bien vieux, j'ai vécu plus de soixante dix lunes sans jamais me présenter, je ferais bien l'expérience une fois avant de mourir, je ne peux pas être plus mauvais qu'un autre bien que ma mémoire ne soit plus aussi bonne et mes doigts plus aussi habiles pour fabriquer des paniers, je parle plusieurs dialecte dont celui des hommes venus du nord avec leur animal à queue longue, cela sera très utile à la communauté. »

Effectivement celui-ci malgré son grand âge fut élu pendant notre séjour, il nous fut d'une aide réelle, grâce à sa mémoire, sa gentillesse et sa capacité à comprendre une anglais succint certes, mais efficace.

Et toutes sortes d'autres arguments qui bien que parfois passablement ridicules ne faisaient rire personne. La nomination du « mopu » se devait d'être solennelle.

Le « mopu » resté assis pendant ces discours, se lève dès que le dernier candidat a parlé. A l'aide de son bâton décoré de plumes oranges et taillé en spirale, il fait signe au premier candidat de faire un pas en avant. Alors l'assemblée peut choisir. On dit « choisir » et non « voter » c'est le même verbe que l'on pourrait utiliser pour « choisir un légume à manger ». La nuance est importante.

Le mode d'expression du choix consiste à se déplacer à droite de la pyramide si on est pour le candidat et à gauche si on est contre. Le « mopu » juge à chaque fois la masse des atraxas favorables et la mémorise. Et ce, ainsi de suite jusqu'au dernier candidat.

© Claude Cordier - 2013

C’est étonnant de voir les gens se déplacer calmement puis se figer les uns à côté des autres, cela donne une sorte de ballet distrayant un peu désordonné car certaines personnes hésitent, changent d’avis, font des allers retour. Dans ce cas, le « mopu » élève un peu la voix pour obtenir un résultat comptable.

Récit

Lors de notre séjour, plusieurs femmes furent nommées « mopu ». L’une d’elle Wanini m’avait pris en amitié et me favorisait à tout instant, m’apportant les meilleurs mets et les poissons les plus frais, me fournissant en quantité de délicieuse bouillie et des meilleurs légumes.

Comment me comporter dans une telle circonstance ? D’aucun en aurait aussitôt profité, mais ce n’était pas mon genre, élevé chez les jésuites, je ne considérais pas la femme comme un objet ou un moyen promotionnel. Je m’en faisais une haute idée un peu imbécile qui me convenait tout à fait à ce moment là, n’ayant pas beaucoup vécu.

Que se passait-il dans le cerveau de Wanini ? Elle me traînait à toutes les cérémonies, même celles de guérisons de personnes que je connaissais à peine ou si peu, que j’en étais gêné.

Léontin avait beau m’expliquer que le moment était propice pour expérimenter de l’intérieur le pouvoir du « mopu », que j’en étais la contrepartie masculine choisie, je n’arrivais pas à m’intégrer dans l’action civilisatrice. Je restais imperméable aux attentions, grave

© Claude Cordier - 2013

inculture de cet occident qui se prétend capable de tout comprendre mais ne peut rien assimiler.

Je n'étais ni Carlos Castaneda, ni à l'opposé Claude Levi-Strauss, d'ailleurs je n'ai jamais eu la certitude de l'existence de Castaneda ni de celle de Lévi-Strauss, même lorsque j'écoutais ce dernier donner un cours au Collège de France dans cette bonne ville de Paris, je n'y croyais pas et m'en retournai certain que tout était à inventer en terme d'ethnologie. Un fait donnait toutefois un peu de densité à sa probable existence, ce fut son acharnement à collectionner les kachinas Hopi ou Zuni. Moi même grand amateur de ces figurines hautes en couleur, j'en possédais trois. Songez, au lieu de ricaner, qu'une collection qu'elle qu'elle soit débute avec deux objets et que trois est le commencement de la multitude, comme pour les familles nombreuses.

J'aurais dû accepter les expériences hallucinogènes que mon voisin Henri Michaux me proposait « sous contrôle » disait-il, je l'aimais bien Henri quand il me parlait de ses lointains intérieurs, je n'osais lui dire que les miens étaient pires, bien pires.

Et puis, il y avait ces terribles souvenirs de vies antérieures qui me hantaient, je ne savais comment les gérer. On ne vous apprend pas cela en faculté. Je croyais par moment devenir fou, ne sachant plus si j'étais humain ou loutre, seul Féodor me ramenait à ma réalité de cette vie en me mordillant l'avant bras et en répétant : « Papa, humain, gentil papa, gentil papa. »

© Claude Cordier - 2013

Bref ! En aucune façon je ne profitais des avances de Wanini, elle se lassa, me prit pour un inverti ou pire et me laissa à ma mauvaise conscience et à mes cauchemars.

© Claude Cordier - 2013

Description : cosmogonie

Les atraxas considèrent qu'ils descendent d'êtres venus de l'espace il y a à peu près 7000 ans, je dis « à peu près » car leur calendrier approximatif basé sur la lune n'est réellement pas très rigide. J'eus beau essayer d'y mettre un peu d'ordre, je n'y réussis point. Tant ma notion de rationalité était différente de la leur.

De plus, deux théories traditionnelles s'opposent sans vraiment se confronter, elles subsistent, semble-t-il en parallèle.

La première serait que l'arrivée des ancêtres des atraxas survint il y a donc 7000 ans, originaires d'une planète, Atrax, située dans la constellation de ce que l'on nomme « Orion » et qu'ils appellent « Sarax ». Ils voyageaient dans des barques fermées comme des courges « cobol darma », peintes des sept couleurs de l'arc en ciel. D'où l'importance des couleurs dans la culture atraxas. Ils se seraient posés sur une grande étendue d'eau salée, puis après plusieurs lunes de migration à la recherche de sol ferme, auraient trouvé l'embouchure de la rivière « Kipo » et l'auraient remontée jusqu'au lieu occupé actuellement par leurs descendants.

La seconde légende fut révélée lors d'un rêve visionnaire du chef spirituel du moment il y a environ cinquante lunes et fut donc contestée par certains. Les rêves visionnaires étant, la plupart du temps, pris pour de joyeuses divagations. Comme quoi il y a un peu de rationalité dans mes amis les atraxas. Je ne suis pas le seul à ne croire qu'à ce que je vois. Qu'on se le dise !

© Claude Cordier - 2013

De préciser que les rêves non visionnaires, eux, sont pris très au sérieux et analysés, en particulier quand ils sont révélateurs d'un angoisse existentielle. Ceci n'expliquant pas cela, et inversement.

Cette théorie donc spécifie que les ancêtres des atraxas venus des étoiles ou « simak », auraient accosté sur la terre ferme loin de Kalopuram, se seraient installés là pendant plusieurs centaines de lunes et en auraient été chassés par des peuples envahisseurs à la peau bleue ou noire bleu, « bilo » en langue atraxasi, montés sur des quadrupèdes cornus et rouges. Leur exode obligatoire ayant conduit les rescapés dans la zone de Kalopuram où ils auraient bâti d'abord des huttes de branchages, puis leurs maisons d'adobe peu différentes de celles construites actuellement. Ils auraient nommé leur village « Kopengopi », ce mot signifiant « refuge ».

Les deux théories se côtoient sans animosité, les conflits étant évités à l'extrême. Le compromis consistant à organiser deux fêtes à six mois d'intervalle. L'une glorifiant l'arrivée des ancêtres sur la mer et l'autre celle sur la terre.

Récit

Aujourd'hui j 'ai eu mal aux dents, je n'ai pu manger que de la bouillie, cela va mieux. Mais est-ce bien intéressant ?

© Claude Cordier - 2013

Description : fête de « Djodpuri » ou « amerrissage ».

Elle se situe au début de la période des pluies, vers fin août. Un vingtaine d'atraxas se présentent pour accomplir le rite, les autres se plaçant sur les toits terrasses des maisons proches de la rivière pour former le public et réagir selon la coutume à ce que les officiants exécutent. Chacun connaît sa partie pour l'avoir au moins pratiquée une fois, les enfants l'apprennent en regardant. Le but recherché est que les acteurs, tout comme l'assistance, finissent extrêmement mouillés. Leur santé ne risque rien, il fait encore très chaud à cette période de l'année et la fête se situe de jour.

Les acteurs montent dans une barque, une seule, de façon à ce qu'elle ait l'air saturée, prête à couler tellement le poids des passagers est excessif.

Ils portent un panier qui leur couvre toute la tête. Ce couvre-chef comporte trois trous, deux au niveau des yeux, l'autre au milieu du front. Ces paniers tressés sont de couleur unie jaune paille. Autour du cou, ils sont affublés d'une sorte de large collier en paille tressée duquel pendent jusqu'aux pieds des bandes de tricots de différentes couleurs, en dessous ils sont intégralement nus.

Ils rament dans tous les sens, font mine d'être perdus, tournent en rond, comme cherchant une terre où accoster, poussent des hurlements, s'invectivent. Le public, du haut des toits leur crie : « C'est par là, venez ! » et toutes sortes de phrases indicatives de directions contradictoires. Cela dure un certain temps, la barque sous la pluie battante se remplit d'eau, on craint le naufrage. Alors, le « mopu » frappant un tambour

© Claude Cordier - 2013

constitué d'une carapace de « sirkal » (grande tortue marine) et d'une peau tendue résonnant très fort d'un son grave et impressionnant, se met à crier « Kipo !» du nom de la rivière. La foule reprend en choeur : « Kipo ! kipo ! ». Les navigateurs se calment et se tournent tous dans le même sens en pagayant vers la rive, accostent et dès le pied sur la terre ferme, se jettent sur le sol et se recouvrent de boue. Le public crient « Kopengopi ! Kopengopi !» pour leur indiquer le nom du village où ils ont enfin accosté. Les navigateurs se relèvent et commencent une procession deux par deux en faisant trois pas, puis un tour sur eux mêmes (symbole de reconnaissance du lieu), puis à nouveau trois pas en levant le genoux gauche et en traînant la jambe droite (signe de leur grande fatigue après toutes ces épreuves).

Ils passent aux pieds des maisons où se trouve le public, celui-ci équipé de récipients remplis d'eau leur jette le contenu sur la tête, ainsi que des poignées de sable de couleur. Les enfants rigolent. Les adultes restent plus sérieux. Mais tout le monde s'amuse, même les victimes. Au bout de peu de temps, la procession se retrouve constituée de monstres informes couverts de la boue de la rive et du sable de couleur répandus sur le chapeau en cône et imprégnant les bandes de tricots qui s'allongent et traînent au sol. Ils continuent leur danse, levant le genoux, tirant la jambe, tournant sur eux même, au rythme du tambour du « mopu « qui accélère la cadence.

Les acteurs finissent en une sorte de course toujours par deux tout autour du village poursuivis par les spectateurs qui les ayant rejoints au sol, les

© Claude Cordier - 2013

pourchassent en ne cessant pas de leur jeter du sable et de l'eau. Arrivés au centre du village, tout le monde s'arrête, un trou dans le sol de trois à cinq mètres de diamètre à peu près avait été pratiqué dans le sol la veille et rempli d'eau. Les acteurs se dénudent et plongent dans cette piscine improvisée, on les frotte, les essuie et leur enfile des vêtements secs. On leur apporte de la bouillie et du poisson séché.

Tous les adultes s'asseyent alors autour de la mare. Le « mopu », prépare des sortes de petites pipes qu'il remplit d'un mélange d'herbes, de tabac et de poudre d'un végétal que je pris pour du peyotl vu l'effet mescalinien que je ressentis en fumant. On m'affirma, sans m'en donner le nom, que cette racine n'avait pas son pareil dans le reste du monde, qu'elle venait de la planète Atrax et que seuls les atraxas savaient comment la faire pousser. Que ce n'était pas un champignon parasite, mais bel et bien une racine qui ne laissait apparaître aucune feuille au dessus de la terre. Seuls (est-ce que je me répète ?), les atraxas savaient où elle se trouvait et pouvaient la déterrer le moment opportun venu, c'est à dire trois jours avant la fête de « Djodpuri ».

Récit

J'étais passablement abruti et Léontin aussi, il commença à me raconter à l'oreille qu'il voyait des tortues bleues voler au dessus du village et que s'il advenait qu'elles tombent en route cela ferait très mal. Il insistait pour me conseiller un casque comme les anciens explorateurs anglais. Il disait regretter de n'avoir pas emporter celui de son grand père revenu de

 © Claude Cordier - 2013

la guerre de 14 avec son casque mais sans bras. Les effets de la drogue avaient plutôt des conséquences gênantes du type érection non contrôlée et persistante. Je me demandais si cela se voyait, j'avais l'impression que mon sexe allait percer mon pantalon. Par contre, les atraxas avaient l'air tranquille, ils ne fixaient ni le ciel à cause des tortues ni leur bas ventre à cause de ce que vous comprenez. Ils devisaient gaiement en mangeant et buvant. Je me mis également à engloutir des quantités impressionnantes de bouillie, pensant que cela calmerait l'effet hallucinatoire de la drogue, tout ce que j'obtins fut d'aller vomir tripes et boyaux dans le « gripurit » le plus proche. Et là, j'en profitais pour baisser mon pantalon et je m'aperçus qu'aucune érection réelle ne se manifestait, tout n'était qu'illusion. Etais-je si refoulé à ce propos pour que la plus petite prise de stupéfiant mette l'accent sur ce sujet ?

Je rejoignis Léontin dépité, mais toutefois rassuré, celui-ci avait récupéré un des couvre chefs des navigateurs, sale, couvert de boue et dégoulinant et se l'était placé sur la tête et le tenant des deux mains. Son mauvais « trip » dura un certain temps, les atraxas le regardaient avec étonnement mais ne posèrent aucune question. Ce sont des gens respectueux des angoisses des autres comme on en voit peu de nos jours. Faites cela place de la Concorde et vous verrez les réactions.

Léontin, tard dans l'après-midi tomba dans un profond sommeil son casque improvisé toujours sur sa tête, je vérifiais qu'il pouvait ainsi respirer convenablement et le laissais dormir le recouvrant d'une

© Claude Cordier - 2013

couverture. La pluie avait cessé avec la venue du soir. Les atraxas rentraient chez eux repus et tranquilles.

On me précisa que pendant la semaine qui suivait une ascèse sexuelle stricte était demandée, pour éviter que les rejetons ne souffrent de l'absorption du produit stupéfiant.

© Claude Cordier - 2013

Description : fête de « Payak puri » ou atterrissage.

Les acteurs chargés de représenter les ancêtres venus des étoiles se regroupent sur la place du village autour de la pyramide à cinq degrés. Le « mopu » de la lune présente est couché à côté sur une litière et fait semblant de dormir pendant l'intégralité de la cérémonie. iI arrive d'ailleurs souvent que, malgré le bruit de la foule et les cris des acteurs, le « mopu » s'endorme réellement et que respectant son sommeil, qui est un signe propitieux pour l'année à venir, on ne le réveille qu'à la fin de la fête.

Le « mopu » donc est sensé être en train de rêver et de révéler la deuxième origine sacrée des atraxas.

Les acteurs portent le même costume que pour l'amerrissage (cf. description plus haut). Ils se placent tous le six sur les marches de la pyramide. Ils se tiennent debout, puis au roulement d'un tambour figurant le bruit du vaisseau interstellaire, ils s'accroupissent comme un seul homme les mains sur la tête donc sur le casque. Le tambour s'arrête, une flûte entonne un air guilleret (pimpant, dirait ma tante), pendant lequel ils retirent leur casque-panier, se retrouvent tête nue et font mine de vaquer à leurs affaires. Là le talent d'acteur de chacun doit se déployer, car il leur faut mimer les activités de la vie quotidienne du lever au coucher, de l'été à l'été, d'une lune à l'autre : la cueillette, la pêche, le tricot, la vannerie, le coït, le soin au malade, la distraction des animaux de compagnie, les raids « tissu », les incinérations suivi du dépôt des cendres, la fête de « puyimko », la cuisine, la naissance, la

© Claude Cordier - 2013

défécation etc Toutes ces activités sont mimées de manière totalement désordonnée. Il faut être très averti de leurs moeurs pour comprendre un tant soit peu quelque chose à toute cette agitation. Cela semble durer des heures, le tambour s'ajoute à la flûte ainsi que les différentes crécelles faites en courges. Des paroles incohérentes sont exprimées, l'histoire raconte qu'à leur arrivée les ancêtres parlaient un dialecte assez différent et communiquaient principalement par cris monosyllabiques. Le brouhaha s'ajoutant au désordre, on se serait cru dans quelques manifestations soixante huitarde où les CRS auraient représenté les envahisseurs, car tout à coup apparaissent le même nombre d'acteur plus un, qui jusqu'alors s'étaient dissimulés derrière une proche maison, leur peau est peinte en bleu foncé « bilo », et pour figurer les quadrupèdes cornus et rouge, ils trainent entre leurs jambes un tronc d'arbre peint en rouge dont l'extrémité antérieure présente deux branches pointées vers l'avant telles des cornes menaçantes.

Les premiers acteurs cessent alors leurs activités et se mettent à courir affolés autour de la pyramide (le « mopu » dort toujours, je ne vous dis pas la poussière qu'il doit respirer). Les assaillants les pourchassent pendant trois tours puis s'arrêtent, grimpent sur les degrés de la pyramide, s'y placent en tenant leur tronc bien droit et prennent ainsi possession du terrain.

Les exilés commencent leur migration, en tournant toujours, mais cette fois lentement autour du monticule et traînent derrière eux de lourds sacs en tricots que l'on a lesté de pierre, de branchages et de sable.

© Claude Cordier - 2013

La foule émue doit alors pleurer bruyamment, gémir et se lamenter, le mieux est de se tenir la tête et de la secouer de droite à gauche en faisant « hou ! hou ! », j'ai essayé moi même et après peu de temps je fus réellement ému aux larmes. Comme quoi il suffit finalement de peu pour m'émouvoir, malgré ma raideur apparente, je suis bon public.

Quand l'assemblée s'est suffisamment lamentée, le triste son du gros tambour cesse, la petite flûte entonne un air joyeux (pimpant redirait ma tante), les acteurs posent leur sacs, les ouvrent et font mine de bâtir des maisons avec les matériaux qu'ils contenaient. En fait, ils constituent des tas informes, y plantent un petit mât et crient en choeur avec l'assistance : « Kopengopi ! Kopengopi ! Kopengopi ! Kopengopi... je ne vais pas tous les citer, ce serait fastidieux, d'autant que cela dure un bon quart d'heure.

La fête est alors terminée, les aliments d'un festin sont apportés dans de grands paniers, et l'on festoient tous assis par terre en mangeant à même les plats. Des pipes sont passées contenant racine hallucinogène.

Récit

Nous rappelant notre précédente expérience lors de la fête de « Djodpuri », Léontin et moi fîmes juste semblant de fumer pour ne pas en subir les effets néfastes. Un atraxas s'en aperçut, nous demanda si nous allions bien, nous proposa une autre pipe, Léontin me regarda avec un drôle d'air. Nous nous exprimâmes entre nous en vieux français pour ne pas risquer d'être un tant soit peu compris, Léontin voulait fumer, moi

© Claude Cordier - 2013

pas. Et pourtant je n'étais pas celui des deux qui avait fait la pire expérience. Léontin aimait le risque, l'aventure, l'imprévu et se préoccupait peu de son état physique (il est du signe du lion, ascendant taureau, sous l'année du tigre, avec je ne sais plus quoi du scolopendre). Malgré mes résistances, il prit la pipe d'un air bravache, et se mit à tirer dessus avec force. Je l'observais inquiet. Il fallut peu de temps pour m'apercevoir que mes doutes étaient justifiés. Je le vis se mettre à quatre pattes et fouiller la terre autour de lui, en cercle. Je lui demandais ce qu'il cherchait. Il me répondit que le sol était couvert de petits lézards bleus, ses copains, et qu'il jouait avec. Je lui suggérait d'en attraper un pour me le montrer. Il sourit, posa la main droite sur la terre, ferma le poing, et le rouvrit sous mon nez, la face réjouie. Sa paume ne contenait que du sable. Je fis une grimace qu'il prit pour un acquiescement, et il continua son activité pendant une bonne demi heure. Heureusement personne ne prêta attention à son comportement, sauf Féodor qui n'en loupe pas une et qui se mit lui aussi à fouiller le sol par mimétisme en ronchonnant « En trouve pas, en trouve pas, piti lizar... »

Je fus inquiet, non pas de l'état de Léontin, ce trip ci était plutôt joyeux, mais du fait qu'il allait maintenant y prendre goût, et que probablement il trouverait n'importe quel prétexte pour fumer cette racine. Mes craintes se confirmèrent, non pas au cours d'une cérémonie collective, puisque nous ne devions plus participer à une fête où cette substance se devait d'être fumée, mais à cause de l'acharnement que mit Léontin à essayer

© Claude Cordier - 2013

d’obtenir cette drogue auprès des atraxas par tous les moyens (Cf. récit plus loin).

Féodor qui n’est pas patient et avait grand faim se précipita vers le premier récipient et y plongea, il en ressortit trempé et un peu déçu, ce n’était qu’une sorte de soupe de légumes qu’il apprécia fort peu. Par contre, l’assemblée, pas du tout dégoûtée par le baigneur, se mit à rire et voyant la mine qu’il faisant en sortant précipitamment de la bassine.

Il est bon de rire parfois (proverbe atraxas antérieur au notre, je l’affirme).

© Claude Cordier - 2013

Description : la famille

La vie de couple est librement consentie entre les hommes et les femmes ou entre homme et homme ou femme et femme. Mais toujours en couple. Jamais ni polyandrie ni polygamie. Lorsque les membres du couple ne s'entendent plus, l'homme part, retourne dans la maison de sa mère ou se construit une autre maison où il peut recevoir une autre femme. Mais, si à nouveau son couple bat de l'aile (on ne supporte pas longtemps les disputes entre atraxas si discrètes soient elles), l'homme doit à nouveau quitter les lieux.

J'ai connu un vieil homme assez grincheux de caractère (était-ce sa vie difficile qui le rendit ainsi, ou le contraire ?) qui au long de sa vie construisit sept maisons. Cela eut pour résultat, que les hommes qui n'étaient pas très habiles en maçonnerie, lui demandaient de l'aide pour construire leur propre logis. Il acceptait, rôdé à la tâche, en ronchonnant bien entendu.

La filiation est en principe matrilinéaire, l'enfant n'ayant accolé à son nom que celui de sa mère et ce jusqu'à la puberté, ensuite il ne conserve que le nom qu'on lui avait attribué à la naissance. Cela donne à peu près ceci : « Gopu Mani sirun : Gopu fils de Mani », ou « Kipali Mani pirane : Kipali fille de Mani ».

Il est interdit de se reproduire entre descendants des mêmes femmes, en ce qui concerne le fait de descendre du même homme il n'est pas très difficile de l'éviter puisque la monogamie stricte, même temporaire,

© Claude Cordier - 2013

permet de déterminer à coup sûr la date de conception de l'enfant donc le géniteur potentiel.

On explique à l'enfant, dès qu'il peut le comprendre, quel homme a fécondé sa mère, mais comme fort souvent il n'est pas élevé par son géniteur les parents ayant rompu, il ne tient compte comme éducateur que de son oncle maternel quand il existe ou de son grand père paternel s'il est encore vivant. Sinon, il choisit au gré de son bon vouloir un autre tuteur qui lui servira de guide jusqu'à seize ans, âge où il est considéré comme adulte donc ne devant rendre de compte à personne en particulier, mais à toute la tribu.

Récit

Un enfant mâle investit notre demeure peu de temps après notre arrivée, il s'appelait Trical et dormait indifféremment avec l'un ou l'autre. Visiblement il n'était en aucun cas gêné par les rêveries bruyantes de Féodor. Il nous aida à nous procurer des objets dont nous avions besoin : une autre table, un récipient qui nous servit de théière (j'avais apporté une certaine quantité de notre poudre anglo-indienne si précieuse), d'autres lampes à huile et des galettes dont Féodor était friand. Il ne resta que quelques semaines, puis nous quitta pour partager la table d'une vieille dame très bonne cuisinière et excellente conteuse. Ce sont des critères qui valent la peine d'être considérés dans une société où les distractions ne sont pas infinies. Il manqua beaucoup à Féodor qui se

© Claude Cordier - 2013

consola en s'accrochant à mes basques et en décidant de dormir lové sur le haut de mon crâne, que j'ai peu chevelu, me lacérant parfois cruellement lors de ses fameux cauchemars.

© Claude Cordier - 2013

Description : la natalité

La société atraxas se répartit sur plusieurs villages, on évite la consanguinité par des unions fécondantes avec des membres de villages voisins, sans que ceux du village même soient considérés réellement comme tabous pour les rapports sexuels non fécondants.

Leur capacité à contrôler la natalité est très perfectionnée, grâce à un secret que je n'ai jamais pu obtenir, les enfants sont conçus quand et avec qui on le souhaite et en petite quantité. Il arrive fréquemment qu'une femme n'ait jamais eu aucun enfant et ce volontairement. Il semblerait que l'instinct de maternage soit compensé par l'adoption très affectueuse d'animaux de compagnie en tout genre. Le plaisir sexuel paraît être très dissocié du désir d'enfant, autant chez les hommes que chez les femmes. Ce qui explique les unions entre personnes du même sexe ne choquant personne.

Les invertis ou « talam » : il arrive qu'au cours de sa vie, cela peut arriver dès la puberté ou à tout autre moment de son existence, un atraxas décide de préférer la vie commune avec un être de même sexe. Tous les cas de figure sont possibles , deux vieilles copines, ou deux soeurs, peuvent décider de partager le logis et les tâches ménagères en tout bien tout honneur. Le cas est également valable pour deux hommes ou deux frères de même mère. Toutefois la majeure partie du temps, ces couples sont réellement homosexuels. Au contraire des tribus indiennes des plaines américaines dont certains hommes décident de s'habiller et de se comporter en femme, les invertis atraxas ne changent rien à leur

© Claude Cordier - 2013

apparence ou à leur comportement car de toutes façons l'attitude et les habitudes des hommes et des femmes sont très peu différents (ça je l'ai déjà expliqué, si vous m'avez lu attentivement et vous en connaissez la raison : les ancêtres gna, gna, gna...je ne le répéterai pas).

Il est à noter que la sodomie n'est acceptée ni par les uns ni par les autres.

Récit

J'ai, une fois, abordé la question avec un peu de gêne, mes interlocuteurs pourtant très loquaces et libres sur le sujet sexuel, ouvrirent les yeux d'étonnement, me firent répéter n'arrivant pas à imaginer la situation. Je ne pus pas me montrer plus précis, ils avaient même suggéré que Léontin et moi leur fîmes la démonstration in situ de la posture, ce que nous refusâmes tout net. J'abandonnais la question quand ils me firent comprendre qu'aucun animal à leur connaissance ne pratiquait cette posture, donc il n'était pas possible que l'homme ou la femme, qui n'étaient que des exemplaires d'espèce mammifère, la pratiquent seuls.

Je leur demandais donc comment deux hommes pouvaient se satisfaire mutuellement.

© Claude Cordier - 2013

Description : les pratiques homosexuelles

Ils m'expliquèrent en les agitant d'une manière expressive que les mains étaient très efficaces et que l'on pouvait également utiliser d'une manière très poétique un légumes incurvé et doux comme instrument masturbatoire. Ils nous plaignirent un peu de ne pas pouvoir en faire pousser dans nos contrées (encore une graine mythique apportée par les ancêtres venus des étoiles... »

Pour les femmes entre elles, la problématique était la même, on m'indiqua les mains, la langue et un autre légume inverse du précédent, bon, je ne vous fais pas un dessin. Tout cela pour vous dire qu'ils ne manquent pas de moyens et n'ont pas besoin de produits manufacturés complexes pour assouvir leurs désirs. Ni de sous vêtements suggestifs ou d'images évocatrices les problèmes d'impuissance ne semblant pas exister. D'ailleurs, leur pharmacopée, comme c'est le cas dans la plupart des contrées technologiquement avancées, ne comporte pas d'aphrodisiaque.

Ah la santé de ces gens était une merveille pour le scientifique et leur simplicité un éternel étonnement pour le poète !

Récit

Nous ne savions combien de temps nous serions amenés à rester chez les atraxas, il nous fallait faire contre mauvaise fortune bon coeur, comme disait ma tante, et trouver un bien dans chaque chose. Attitude d'autant plus nécessaire que Féodor avait une fâcheuse inclinaison à la mélancolie

 © Claude Cordier - 2013

© Claude Cordier - 2013

qui s’exprimait largement dans ses rêves bavards mais aussi pendant le jour, lorsqu’il restait prostré dans un coin de la pièce sans bouger ni se plaindre. Aussi, nous lui faisions le plus possible partager notre étude et notre enthousiasme devant les découvertes quotidiennes. D’autant que les objets de cette étude se révélaient tout à fait accueillants. Pour le moment, aurai-je dû dire. J’avais moi même une fatale tendance au pessimisme et envisageais la catastrophe imminente derrière toute nouvelle action.

© Claude Cordier - 2013

Description : la toilette

Pour nous laver, nous avions réussi à faire comprendre que nous souhaitions un récipient suffisamment grand pour nous y plonger. Le « mopu » qui devint notre guide au début, nous conduisit jusqu'à la rivière et nous indiqua l'eau de la main en disant : « Rilma, rilma ! » ce qui voulait dire « Laver, laver ! ». Nous comprîmes qu'il ne servirait de rien d'insister au sujet d'une grande bassine éventuelle qui n'existait pas dans leurs coutumes.

Le soir tombe vite à cette latitude, on s'éclaire à l'aide de sortes de lampes à huile. Un récipient taillé grossièrement dans une pierre contient une huile et une mèche. Le combustible provient d'un arbre le « siripa » dont on recueille la sève à la manière des canadiens récoltent le sirop de l'érable. On agrippe au tronc très droit et lisse de l'arbre un petit récipient de bois. La sève huileuse y coule librement. Les enfants pré-pubères ont la charge de récolter le liquide précieux et de le rapporter à la maison où ils logent à ce moment là.

Les enfants pré-pubères donc, peuvent choisir de vivre avec les uns ou les autres. En règle générale, personne ne refuse la venue d'un enfant, on fait mine de l'adopter joyeusement. Il reste quelques temps puis repart soit chez leur mère, leur oncle maternel ou chez toute autre personne de son choix.

Récit

© Claude Cordier - 2013

Dès le premier jour se posa le problème de nos déjections. Féodor ne se compliqua pas la vie avec ce genre de question en déposant ses crottes un peu partout sur les tapis ou sur la terre. Les rats, à la différence des chats, largement plus civilisés dans l'acception que nous autres humains reconnaissons, ne creusent pas de trou pour y déposer leurs excréments et consciencieusement recouvrent le tout de terre ou de tout autre élément présent alentour, pour ne pas déranger. Non, les rats, même les plus civilisés comme Féodor, font n'importe où, quand cela leur prend, ne savent pas se retenir et cela crée quelques problèmes de cohabitation, parfois.

Le « mopu », le matin suivant, nous fit visiter le village, conscient de nos éventuels et bien naturels besoins. Il nous indiqua, le long de la rivière, un ensemble d'une dizaine de huttes en pisé (au premier abord je les pris pour des fours, tels les fours à pain Zuni). C'était des huttes au toit arrondi en adobe d'un mètre vingt de haut, pas plus, l'entrée ne dépassait pas le mètre et comportait un rideau constitué de bandes de tricot cousues ensemble du plus bel effet. Léontin qui ne mesurait qu'un mètre soixante huit eut peu de mal à s'y glisser. Moi, avec mon mètre quatre vingt j'envisageais la tâche plus difficile. Les atraxas sont, en moyenne, plus petits que les européens, entre 1m55 et 1m60, hommes comme femmes, très peu de différence existe entre hommes et femmes. En effet, les ancêtres n'étant ni femelle ni mâle, l'égalité physique a dû subsister. D'ailleurs, les femmes ont des poitrines très menues et le sexe des

© Claude Cordier - 2013

homme n’est pas, et de loin, d’une taille impressionnante. (Cf. chapitre sur les pratiques sexuelles).

Ce lieu d’aisance ou « gripurit » comporte un trou profond balisé de planches dans lequel nous devons faire ce que nous avons à y faire quand le besoin s’en faisait sentir, le tout finit dans la rivière en amont du village polluant le village voisin des « Atahualpo », qui de même polluent le village suivant. Où cela finit-il ? Peu importe. Les excréments étant considérés comme de la matière, au même titre que la terre, ou la bouillie de » korip », fécondants et purs.

© Claude Cordier - 2013

Description : les latrines

La hauteur des latrines des atraxas est déterminée par le fait, outre que la population n'est pas d'une grande taille, par la légende qui raconte que les ancêtres venus des étoiles n'étaient ni mâle ni femelle, mais les deux à la fois, que la partition se fit sur terre, à cause de quelque malédiction locale, les atraxas doivent déféquer et uriner de la même manière qu'ils fussent homme ou femme, donc accroupis. La faible hauteur de plafond du lieu d'aisance obligeant à se conformer à cette règle.

Chez les atraxas on souhaite intimement après la mort revenir en femme si l'on n'arrive pas à se débarrasser de l'enveloppe humaine et devenir un pur esprit, pour cette basse raison mais aussi pour d'autres d'ordre sexuel que je vous conterai plus tard.

Récit

Je me conformais donc à la règle, en y entrant dans la hutte les genoux pliés et en urinant accroupi comme les autres.

© Claude Cordier - 2013

Description : l'accouchement

Il est à noter qu'à l'opposé du village, bien loin de la rive nauséabonde, s'élèvent des huttes en adobe du même calibre que celles destinées à la défécation, mais dévolues à l'accouchement, appelées « gropuram ». Pourvues d'une même ouverture arrondie et basse, le sol en est recouvert de tissus tricotés très épais. La porte est aussi constituée d'un rideau en tissus cousus. La parturiente s'y rend au moment crucial, s'y tient accroupie et dépose seule son bébé. Elle a le loisir de crier autant qu'elle le souhaite, mais il d'usage de préférence de chanter à tue tête pendant le travail tout en respirant très bruyamment. La chanson dit en gros :« Viens petit descends sur terre, nous t'attendons comme nous attendons la pluie, oh oui ! » Bon, mon texte n'est peut être pas très poétique, mais je n'ai pas réussi à tout comprendre, et personne n'a le droit de le chanter en dehors de la situation précise de l'accouchement. J'ai eu beau guetter, ces circonstances ne se produisent pas souvent.

La mère met un certain orgueil dans le fait d'accoucher seule et de rapporter à la tribu un rejeton de plus et tout cela dans l'allégresse du chant.

Le nourisson est alors baigné dans l'eau de la rivière Kipo, puis enveloppé dans des bandelettes de tissu tricoté, posé sur une planche et présenté à toute la tribu au cours d'une cérémonie nocturne appelée « Vitam pruri » pendant laquelle chaque atraxas souffle sur son corps la fumée qu'il tire d'une sorte de pipe qu'ils se passent de main en main.

© Claude Cordier - 2013

Récit

Nous eûmes l'occasion de participer à l'introduction d'un nouveau né lors de notre séjour. Tous, et nous mêmes, nous tenions en ligne, on se passait une pipe, j'en aspirais la fumée âcre et je ressentis à l'instant une étrange impression de bien être et de folie passagère. Ce que nous fumions devait contenir quelque drogue du genre de cette maryjeanne que les jeunes fument dans nos contrées, et ce sans trop grand dommage.

Je me sentais euphorique et regardant Leontin je constatais également son état de bien-être artificiel, à l'air idiot qu'il affichait.

Le bébé transporté de l'un à l'autre rigolait doucement.

A-t-on vu un tel état de joyeuseté chez nos nouveau-nés ronchons et fripés ?

Récit

Nous assistâmes à la difficile existence d'un homme qui non seulement voulait apparaître comme une femme, ce qui était aisément accepté, mais voulu singer l'accouchement en s'introduisant dans une « gropuram », en s'acroupissant pour en extraire qui ? Sa poupée « walpi » qu'il arbora dans une couverture rituelle. La tolérance a des limites, ni les hommes ni les femmes n'acceptèrent cette sorte de procuration. Il dut reconnaître sa fonction masculine, il pleurait sur sa poupée. Le « mopu » lui dit « C'est fini, sur la rive, la vague bêle comme des moutons d'infinis» Il comprit, et renonça. Le soir même il se castra tout seul avec un couteau occidental genre Opinel, saigna beaucoup et en mourut. Les Atraxas n'en firent pas

© Claude Cordier - 2013

toute une histoire, il faut vivre comme on peut vivre, et si les moyens sont réduits, il vaut mieux en finir.

La tolérance a des limites, la procréation est sacrée, pourquoi en faire une tragédie ?

© Claude Cordier - 2013

Description : les déviances

Certains atraxas se prenaient pour des animaux. Le cas le plus difficile fut celui qui se prenait pour un poisson chanteur, il s'était aménagé une mare que sa compagne remplissait d'eau régulièrement, il y pataugeait gentiment, et chantait le bonheur d'être un poisson. Sa compagne en ayant assez de cette existence se convertit en pêcheur, le harponna, le traîna jusqu'à la maison familiale et devant les enfants le fit griller comme un poisson au dessus du feu, et tous le mangèrent en l'agrémentant d'herbes diverses.

Il y eut aussi Gimal qui avait décidé de ne pas accepter sa naissance (il avait autour de trente ans), il s'était installé dans une « gropuram » et refusait d'en sortir.

Alors le « mopu » fit appel au guérisseur qui opéra une sorte d'accouchement rituel pseudo théâtral de type thérapie par le cri primal qui se révéla efficace, hormi le fait que Gimal, durant tout le reste de son existence ne voulut pas quiter une corde qu'il portait au cou, tel un cordon ombilical inamovible..

Je me croyais dans un trip Robbe Grillet soixante huitard. J'ai tout confondu la réalité des atraxas et l'illusion des penseurs occidentaux. Poètes vos papiers ! Moi aussi j'ai des idées au frais pour l'hiver, et je les garde.

Certains se prenaient pour des animaux carnassiers, ne mangeant pas de céréale, ne se nourrissant que de viande fraîche. On les laissait se

© Claude Cordier - 2013

débrouiller avec leurs besoins, on fermait les yeux. Ils étaient peu nombreux.

Ces cas étaient très rares. En outre, le traitement appliqué la plupart du temps par les guérisseurs s'avérait très efficiant : il consistait à intégrer la problématique du malade dans un conte traditionnel. Au cours du récit entonné par le guérisseur, une fumigation odorante et un peu enivrante était entretenue par le deuxième guérisseur. L'esprit envahisseur qui provoquait la déviance était extrait par exhortation, emprisonné dans la fumée et symboliquement placé dans un petit pot en terre scellé par un couvercle d'argile puis transporté de nuit loin des limites du village où il était enterré à cinquante centimètres de profondeur.

© Claude Cordier - 2013

Description : les poteries Purimas

Les huttes d'accouchement, comme celles de défécation ressemblent, à s'y méprendre, aux fours que les aborigènes en aval de la rivière utilisent pour cuire leurs merveilleuses poteries.

Ce peuple, les « Purimas », excellent dans le travail de la poterie. Les atraxas troquent ces poteries contre des bijoux que les « Purimas « apprécient, étant incapables de trouver la pierre « crobir ».

Leurs poteries, solides et colorées, ont la particularité de présenter des faces différentes. C'est comme si regardant un objet d'un côté, le tournant vous en découvriez un différent de l'autre côté. Je ne sais comment exprimer cette merveille. Venez la voir au musée ethnographique de Bromston, 2ème étage, salle 432, vitrine 2012.

© Claude Cordier - 2013

Description : le plateau de Wucham

A environ cinq kilomètres du village s'élève un promontoire rocheux, sorte de haut plateau au sommet couvert d'une forêt luxuriante appelée « wucham » contrastant avec l'aridité des terres en contrebas. C'est dans cette verdure humide que la plupart des oiseaux colorés de cette région viennent nicher pour ensuite redescendre avec leurs petits vers la plaine où ils entretiennent avec les atraxas des relations équilibrées d'échange : »Je te donne mes plumes, je prends de ta bouillie ». Rappelez vous que les atraxas ne mangent pas de viande sauf à l'occasion suscitée. Soyez un peu attentif !

C'est dans cette forêt que vit également le fameux et rarement rencontré «aruk » ours brun de deux mètres de haut, puissant et sauvage que les atraxas singent lors de la fête de « Puyimko ».

Le plus étrange est que ce plateau haut perché est très facile d'accès, grâce à un sorte de pente constituée de marches, un escalier en somme, d'un mètre de large, très régulier, qui grimpe en sinuant tout le long de la façade sud du plateau. La légende raconte que cet escalier monumental fut édifié en un seul jour par les ancêtres venus des étoiles. C'est pour cela que lorsque quelqu'un accomplit une action très rapidement les atraxas disent de lui : « Satrap pares ni wucham », littéralement « Construit escalier sur montagne ».

Les ancêtres donc comptaient, paraît-il, installer sur cette hauteur ayant l'avantage d'être plate à son sommet, une sorte de base de décollage pour pouvoir repartir vers leur planète d'origine. On raconte, que certains

 © Claude Cordier - 2013

réussirent mais d'autres furent abandonnés sur place pour diverses raisons de mutation génétique inacceptable, comme la différentiation des sexes, ou volontairement, tels certains irréductibles individualistes, comme il en existe malheureusement partout.

Il serait intéressant d'organiser de vastes fouilles dans la forêt dense de ce plateau, peut-être y trouverions nous quelques restes de la technologie très avancée des illustres interstellaires. Nous autres, pauvres bipèdes, qui comme les poules ne savons que voler en rêve, ou planer par quelque moyen artificiel prohibé par la loi, aurions beaucoup à y gagner.

Je doute fort que les atraxas autorisent qui que ce soit à pénétrer ces espaces qu'ils considèrent comme sacrés. Voyez comment les Hopis de l'Arizona supportent mal que l'on fasse du ski sur le mont San Francisco. Ce en quoi ils n'ont pas tort, rien n'est plus ridicule qu'une poule fichée sur deux planches et glissant le long d'une pente neigeuse.

© Claude Cordier - 2013

Description : les animaux de compagnie

La légende raconte qu'il y a fort longtemps, un atraxas résolut de partir loin de Kopengopi. La rumeur explique qu'il avait dû quitter la maison familiale, car ses relations avec sa partenaire du moment étaient par trop houleuses. Or, sa propre mère étant décédée d'un problème pulmonaire que le guérisseur n'avait point résolu (le guérisseur nommé Golab s'en voulu tellement qu'il contracta la même maladie et en mourut), il ne put retourner au domicile de sa génitrice et déprimé n'eut pas l'ardeur nécessaire à la construction d'une nouvelle maison, il opta pour l'exil et l'aventure.

Il chargea un bateau de divers vivres et disparut loin, très loin au delà de la nuit et de « Hawato crobir piwa » ou littéralement « Eau couleur de bleu ». Il revint après bien des lunes. Il rapporta des graines que la communauté planta aussitôt « Atshim karna » c'est à dire « Pour voir ». Les atraxas font beaucoup d'action « Atshim karna » étant très curieux de nature, mais ne se désespèrent jamais quand leur expérience ne réussit pas.

Certaines ne donnèrent aucun résultat, d'autres devinrent la denrée de base de leur alimentation remplaçant certains produits de cueillette par trop aléatoires.

Tel le « gurov » qui sans trop d'arrosage donne un épi aux grains plus petits que le maïs mais plus sucrés et moins huileux. La bouillie de nos petits déjeuners était constituée en partie avec cette graine et celle du

© Claude Cordier - 2013

« korip », écrasées et bouillie dans du lait de « lomayak », quadrupède tenant du mouton ou de la vigogne.

Le voyageur rapporta également des animaux, certes de petite taille, son embarcation étant de dimensions réduites, mais aux allures fort déconcertantes.

Entre autres, il me faut décrire le « golub », volatile haut de presque un mètre, portant de vastes ailes emplumées, sans efficacité aucune pour le vol, une large queue qu'il déploie à tout moment, deux pattes couvertes d'écailles, héritage des ses ancêtres dinosaures, tels les vélociraptors, et des doigts pourvus de griffes tranchantes. La description peut rappeler le dindon en plus dangereux.

L'ancêtre atraxasi essaya d'acclimater deux de ces volatiles qu'il avait supposé être mâle et femelle, l'un au plumage à dominante verte, l'autre jaune. Il s'avéra que la femelle pondeuse était la verte. Le couple s'acclimata si bien qu'il produisit de nombreux rejetons. La légende dit que les oeufs étaient jaunes à pois verts, ce qui est tout à fait inexact au vu des oeufs actuels d'une couleur unie verte très clair.

Le « golub » existe toujours, quoique légèrement transformé, il a réduit en taille et ses griffes se sont émoussées.

Lors, il y a fort longtemps, le « golub » s'installa dans la vie des atraxas avec une franche bonne humeur, se reproduisit en quantité tellement phénoménale qu'il devint encombrant. S'installant sur les toits en pyramides des maisons, bouchant les évacuations avec leurs nids. Nids pour lesquels ils pillaient les pièces d'étoffes qu'ils pouvaient trouver et

© Claude Cordier - 2013

les déchiquetaient à cet usage. En outre, leur fiente souillait la plupart des lieux de vie des atraxas, qui avaient bien essayé de leur enseigner de faire dans les latrines collectives, sans résultat. La compensation de pouvoir manger leurs oeufs ne devint plus évidente. Car années après années, les « golub » se mirent à contester le fait que leur éleveur prélève quelques oeufs sur leur couvée. Cela finit en pugilat. Or, vous le savez, les atraxas ont les conflits en horreur, même avec une grosse dinde.

Tant et si bien que la lutte devenait inégale entre les « golub » combatifs et teigneux et les atraxas défaitistes et pacifiques. Ces derniers décidèrent de quitter le camp de dispute.

Un matin avant l'aube qui risquait de réveiller les volatiles, ils partirent tous, un baluchon sur le dos « rack » d'où l'expression « rack votam » signifiant « partir en suisse », laissant maisons, meubles, tentures et paniers aux seuls « golub».

Ceux-ci ne s'aperçurent de rien et se retrouvèrent seuls au matin avec leur fiente et leurs oeufs, leur cri glauque et leur beau plumage caudale coloré.

Un couple de petits manquait à l'appel, un enfant atraxas souffrant de sentimentalisme mal placé et enfreignant la consigne, l'avait caché dans son baluchon de dos « rack ».

On ne sait par quel stratagème, l'enfant éduqua le jeune couple pour qu'il ne cause aucun ennui à la population migrante. Mais, celle-ci une fois installée, ayant reconstitué un village identique, replanté les graines domestiques et construit leurs « gripurit » et leurs « gropuram », l'enfant

© Claude Cordier - 2013

dévoila à la communauté le couple et les rejetons qu'ils avaient couvé en secret.

Les adultes atraxas firent grise mine au début, dubitatifs sur une possibilité bien improbable de modification dans le comportement de ces volatiles encombrants. Ils changèrent vite d'opinion en constatant combien ceux-ci étaient propres, ordonnés, révérencieux et généreux quant à leurs oeufs qu'ils produisaient à foison. En outre, ils montraient un grand empressement à présenter les plumes colorées de leur queue pour qu'on les arrachent afin de décorer les costumes de fête, les bâtons de deuil ou tout autre usage.

Les descendants actuels des « golub» d'antan ont gardé les mêmes qualités sans reprendre un seul des défauts de leurs ancêtres.

On raconte également que ces ancêtres « golub » se retrouvant donc seuls dans le village déserté, grapillèrent tout ce qui restait de comestible, puis ne trouvant plus rien à se mettre sous le bec, cessèrent de se reproduire, l'enthousiasme n'étant plus ce qu'il était. Ils se laissèrent mourir de faim en entonnant un chant lugubre et nostalgique en souvenir du pays qu'un certain atraxas leur avait fait quitter, là bas bien au delà des eaux bleues.

Ce souvenir est évoqué lors de la fête du « Pumir » au printemps. Les atraxas se déguisent en « golub », progressent l'un derrière l'autre en une longue file qui serpente dans le village et entonnent alors le chant lugubre suivant :

« Djita golub gari

On a emporté le golub

© Claude Cordier - 2013

Ahré néva baktar

Loin de la verte colline

Denia golub calo mikwe

On a laissé le golub seul

Golub marounga

Golub marounga

Golub se désespère

Golub se désespère

Mirva tirvol

Et regrette le voyage. »

Les atraxas ressentent collectivement une certaine culpabilité à avoir délaissé ces grosses dindes qui n'auraient demandé qu'à venir vivre avec eux. C'est pourquoi nul n'oblige qui que ce soit à rester où que ce soit, on refuse de « Golub marta » - « Faire golub» ce qui veut dire « forcer quelqu'un ».

Le « schipliout « : nom imprononçable au premier abord. D'ailleurs pour faciliter la tâche, les atraxas l'appellent : « schipli » par affection et simplicité, tant ce petit animal est charmant et facile à apprivoiser. Un petit corps trapu, quatre courtes pattes se terminant par de grosses extrémités très poilues, une bonne tête circulaire, deux gros yeux exorbités (il voit très bien dans l'obscurité) que recouvrent deux lourdes paupières qu'il tient le jour à demi fermées. Presque pas d'oreille, sauf deux petits trous bordés d'un bourrelet et une bouche toute ronde

© Claude Cordier - 2013

toujours légèrement ouverte et qui émet un joli son mélodieux : « pliout, pliout ! » ceci expliquant l'origine de son nom.

Il est à noter que souvent les humains ne se cassent pas la tête pour nommer les animaux qui ne se soucient pas d'avoir un nom et utilisent simplement le son qu'ils produisent le plus fréquemment. Voyez notre coucou traditionnel, il est probable que ce patronyme ne lui dise rien et pourtant nous n'avons rien trouvé d'autre sauf quelque substantif d'origine latine compris par les seuls érudits et ne servant donc à rien.

La longue queue du « schipliout » lui permet de se suspendre à n'importe quoi.

Récit

Nous trouvâmes un « schipliout » en revenant d'une promenade accroché à la structure du lit clos de Féodor. Il l'avait pris en amitié et dormait là suspendu au dessus de sa tête, ne descendant que pour quêter notre nourriture avec beaucoup de politesse, ou pour se lover dans nos bras à la recherche de câlineries. Lors, sa longue queue poilue s'enroulait autour de notre corps comme un châle pashmina du Kashmir, chaud et doux à la fois. Féodor passait de longues minutes à le regarder dormir, comme fasciné par son inaction. Il lui arrivait d'en rêver la nuit, car on l'entendait murmurer gentiment comme un doux appel : « pliout, pliout ! »

© Claude Cordier - 2013

Description : animaux domestiques, suite.

Les atraxas qui choisissent d'habiter les maisons le plus près de la rive du fleuve sont appelés « gilgit vitam » ce qui signifie : » « ami du gilgit ».

Le « gilgit » est un poisson de la rivière Kipo. C'est le seul poisson, à ma connaissance, qui apprécie la proximité des hommes et l'exprime.

Les atraxas s'en sont aperçus il y a bien des lunes, lorsqu'ils allaient au bain. Les « gilgit » venaient tourner autour d'eux et se laissaient caresser, à la manière des dauphins, mais je le répète en aucun cas ce n'étaient des mammifères mais bel et bien des poissons, genre carpe, très communs, gris d'écailles avec une grosse bouche lippue. Pas vraiment beaux, mais sympathiques.

Les atraxas vivant dans les maisons de la rive, eurent l'idée de creuser des petits canaux pour aider la rivière à pénétrer dans le village. Le « gilgit » comprit vite la manoeuvre et trouva sans problème les embouchures des petits canaux qui lui permettait à tout instant d'approcher les atraxas et de jouer avec.

La terre étant assez sèche, on ne peut creuser de canaux au delà des deux premières rangées de maisons, d'où la nécessité pour les amis des « gilgit » d'habiter non loin des rives. Cette amitié donna une autre idée qui n'avait pas germé auparavant, celle d'utiliser les petits canaux pour irriguer les champs de courge « siapouli » ou de « korip ». Ces derniers n'en poussaient que mieux. Lors la fastidieuse cérémonie de l'orage mouillé «Hano wishwam » tomba en désuétude.

© Claude Cordier - 2013

Seuls certains atraxas des villages proches du plateau de « Wucham » pratiquent encore ce rite, ne disposant pas d'arrivée d'eau à proximité, ils dépendent de la bonne volonté de la pluie, qui d'ailleurs n'est pas si rare la végétation luxuriante du haut plateau provoquant de fréquentes averses.

Les atraxas peu carnivores, mangent toutefois un peu de poisson de temps en temps pêché dans la rivière à l'aide de petits filets que l'on lance devant soi, le poisson étant abondant, la tâche n'est pas très difficile. Cette technique permet de ne pas blesser les poissons. En effet, il est indispensable de pouvoir remettre à l'eau en bon état un « gilgit » qui se serait laissé prendre au filet. Il est également impératif de ne pas profiter du fait qu'un poisson se serait égaré dans un des canaux menant au village pour l'attraper à la main en basses eaux.

Le poisson est cuit sur un gril avec quelques herbes comme le « nirat » qui ressemble un peu à notre persil. Les arêtes sont broyées en une fine poudre pour être utilisée dans des préparation médicinales.

Récit

Je fascinais l'auditoire en lui parlant de ma passion des baleines, tout d'abord je leur faisais comprendre que dans une vie antérieure j'avais été cétacé. Ils voulurent bien le croire, ce genre de notion ne contredisant pas trop leurs croyances. Je leur aurai parlé du paradis et de l'enfer, sûr qu'ils auraient tiqué, mais là m'imaginer moi le blanc Josephip Oronce Cordier incarné en baleine à bosse ou autre dolphiné ne les gênait pas. D'autant

© Claude Cordier - 2013

que j'ajoutais force détail prouvant que je pouvais ressentir toutes les joies et toutes les douleurs de cet état. Je leur parlais de Moby Dick, ils pleurèrent, de Pinocchio, ils ne réagirent pas ne comprenant rien à la raison pour laquelle ce petit homme en bois s'était retrouvé dans l'estomac d'un mastodonte, et le cas de Jonas, leur parut encore plus hermétique. Peu importait ! Ils aimaient que je leur parle de la haute mer, des vagues, des embruns, du souffle du vent, des bêtes énormes fendant le flot tumultueux, des rencontres orgiaques au large de l'Islande légendaire, des orques noirs et blancs fendant l'eau des vastes piscines californiennes. J'aurai bien introduit des cétacés jusque dans les wash asséchés de l'Arizona, en contant comment il y a des milliards d'années la mer s'entendait à la place de Monument valley, je délirais, au spectre du matin, toute l'assemblée dormait rêvant de récifs ou autres îles Fidgi sous les alizés.

Description : la vie sexuelle

Je n'ai eu aucune difficulté à obtenir des renseignements sur les pratiques sexuelles des atraxas, autant la fécondation et son contrôle ont toujours été tenus secrets, autant j'obtenais facilement des hommes comme des femmes tous détails même les plus intimes. La seule règle en la matière est de n'en point parler devant les enfants prépubère.

Il est à noter qu'aucune injure, n'a trait à la sexualité, les insultes sont de toutes façons rares et n'ont trait qu'à des défauts corrigibles, comme la paresse « talbu » (du nom d'un mammifère très lent et dormant les trois

 © Claude Cordier - 2013

© Claude Cordier - 2013

quart de sa vie), ou le manque de bonne volonté pour tolérer les autres : « pritchok » = teigneux, intolérant.

Il ne viendrait à l'idée de personne de discréditer la moindre partie de leur anatomie, seuls les clown de la fête de « sambal « se parent d'attributs sexuels démesurés, cela fait rire mais n'a aucun caractère dépréciatif.

Les enfants donc seront avertis du sujet lors d'une cérémonie groupant garçons et filles, sorte d'initiation où tous les mystères de la vie et du plaisir seront révélés (Cf. chapitre Initiation).

Le clitoris comme le phallus porte le même nom : « pliat », on les considèrent comme identiques, la taille n'ayant aucune espèce d'importance.

La volonté de soutenir la thèse de l'hermaphrodisme originel implique que chez la femme l'organe sexuel majeure est le « pliat » ou clitoris semblable pour eux au pénis,comme indiqué ci-dessus. Je radote, c'est parce que mon éducation phalocratique me pose quelques problèmes de compréhension et d'acceptation.

Bref ! Donc l'excitation sexuelle se concentrera sur cet organe à la fois par des caresses bucales et manuelles comme chez nos concitoyens un peu libérés et que je ne décrirai pas ici et par la position favorite lors du coït. Celle dite de l'arbre ou »ka ». L'homme figurant les racines, la femme le tronc et les branches. L'homme donc allongé sur le dos, la femme se place à genoux au dessus de lui, face à face, le pénis pénétrant le vagin à la vertical.

© Claude Cordier - 2013

Cette position me rappela encore une fois le mythe hindou du yoga tantrique : Shiva couché sur le dos et sa parèdre Kali ou Parvati montée sur lui représentant le serpent tantrique Kundalini ou l'arbre cosmique, centre du monde, pilier de l'univers. Ah ! père Karl Gustav Young et son inconscient collectif ! Sorte de fourre tout où l'âme retrouve ses petits.

Cette posture donc permet à la fois à l'homme de caresser la femme, de tenir son érection plus longtemps, puisqu'il ne fait aucun effort et à la femme de stimuler manuellement et à sa guise son organe érectile, ce jusqu'à l'orgasme qu'elle atteint beaucoup plus facilement que dans la position dite « du missionnaire blanc » ou toute autre »brouette« d'origine indécise. Ce qui autorise l'homme, une fois sa partenaire satisfait d'en terminer rapidement et sans culpabilité

Je songeais que cette position justifiait en partie le faible taux de naissance parmi les atraxas, elle est, d'après nos éminents scientifiques spécialistes de la chose, peu propice à la fécondation, le sperme ayant à lutter contre la gravité. Je n'osais en parler à mes hôtes respectant le profond tabou de la procréation.

Récit

Ecoutant cette description de la position de l'arbre, m'apparut le phantasme du jet d'eau du jardin des Tuileries de mon enfance qui invariablement coulait mon petit bateau à voile, on a de ces associations d'idées parfois !

© Claude Cordier - 2013

Léontin lui phantasmait sur les fusées des feux d'artifice, image plus évocatrice, je l'avoue. Et Féodor n'était pas intéressé du tout.

Nous eûmes, mes camarades et moi même, à faire face à des situations cocasses.

Un soir, une jeune femme nommée Marvi me fit savoir par son propre fils qu'elle comptait passer la nuit avec moi. On ne m'en dit pas plus, mais n'étant pas si naïf je compris qu'elle avait jeté son dévolu sexuel sur ma petite personne. Je répondis à l'enfant que je réservais ma réponse.

Le message fut-il mal transmis ou mal compris, Marvi se présenta le soir même à notre porte portant un plat de « garibié », sorte de ragoût de légumes et d'œufs de»caripo » sucré-salé propice aux rapprochements.

Ne dit-on pas ? « Garibié hawa ho » : « Le garibié est chaud ».

Nous la reçûmes donc, elle dîna avec nous et nous essayâmes de parler de choses et d'autres parcimonieusement, tant notre vocabulaire atraxasi était réduit et sa capacité à parler l'Elagon très réduite, dialecte pourtant que je possédais couramment.

Léontin la distraya en faisant quelques tours de passe-passe dans lesquels il excellait et dont visiblement elle était friande tout en me dévorant des yeux. Léontin déploya ses talents longtemps et sans parcimonie.

Féodor s'était allongé sur mes genoux et attendait.

Le temps passa, je me mis à bailler, elle me fit alors signe de me déplacer vers le lit clos. Je n'avais aucune envie de m'engager dans une relation sexuelle, non qu'elle fut déplaisante, Marvi était une fort jolie jeune

© Claude Cordier - 2013

femme, un peu enveloppée et courte en jambes, mais le souvenir de Gwendoline restée au pays et ma grande fatigue due à des nuits de veille, soit à calmer Féodor, soit à rédiger mes notes ne m'encourageaient pas au désir désordonné d'une relation fugace.

Je lui fis comprendre que c'était mon tour de dormir avec Féodor, cela ne fut pas facile, il n'est pas évident, je le concède, à quiconque de sensé de comprendre pourquoi nous devions à tour de rôle assister un rat dans son sommeil. Elle parut incrédule, mais à son air dégoûté, je compris qu'elle avait nulle envie de partager sa couche avec un rat dut-il s'appeler Féodor.

Les yeux de Léontin brillaient, j'y lus son désir et proposait d'un geste à Marvi de rejoindre mon assistant dans sa couche. Elle ne se fit pas prier, bien que je sentis quelques regrets dans son regard à mon encontre.

Je me forçais à ne pas regretter ma décision, tandis que le lit clos d'à côté s'agitait dangereusement et que Marvi roucoulait joyeusement.

Ce vacarme, bien sympathique au demeurant, n'empêcha pas Féodor de sombrer dans un sommeil si profond qu'il sembla ne pas rêver du tout. Il ne se débattit pas, ni ne me griffa, ni ne me mordit.

Pour une fois où j'aurais pu dormir tranquille !

Marvi ne fit que passer dans la vie de Léontin, dès le lendemain elle réintégra son domicile et rejoignit son compagnon habituel.

La technique érotique de Léontin était-elle remise en cause ? Etait-ce une question morphologique ? Le plus grand des secrets de l'érotisme n'est-il

© Claude Cordier - 2013

pas le choix du mystère des accointances ? Est-ce que je me fais bien comprendre ?

Marvi avait-elle feint le plaisir, en roucoulant de la sorte ? Et pourquoi donc ?

Léontin n'osa plus dès lors aborder les femmes atraxasi. Je lui fis comprendre que de toutes façons pendant le service certains plaisirs n'étaient pas de mise. Notre mission consistait à observer, pas de causer des troubles ni dans l'organisation, ni dans l'organisme de nos hôtes.

© Claude Cordier - 2013

Description : l'initiation

La date d'initiation des filles est déterminée par l'apparition des premières menstrues, comme il s'agit de constituer des groupes d'étude, d'autres filles à peu près du même âge ou peu s'en faut et des garçons entre dix et douze ans y prennent part. Ils se réunissent dans une maison, en général celle où réside le « mopu » ou chef spirituel du moment qui comme je vous l'ai déjà expliqué change tous les mois. Le rite initiatique consiste tout d'abord en un acte symbolique de renaissance, comme cela se pratique couramment dans nombre d'ethnies.

L'enfant apporte sa poupée « lapi », son deuxième moi, la pose au sol devant lui et dit « na vishva ho » soit « je ne suis plus vivant «, il la soulève (l'ensemble est assez joli, tous les enfants font le même geste en même temps c'est d'une très belle gestuelle) tourne sur lui même vers la droite, pour symboliser le passage du temps puis se dirige au centre de la pièce où se trouve amassé un petit tas de brindilles, dépose la poupée sur le pseudo bûcher, puis commence à tourner autour comme pour la cérémonie d'incinération du « gribal djantan « , en file indienne, trois fois. Alors, tous les enfants regagnent leur place le long du mur. Pendant tout le temps de la rotation, le feu est simulé par le son d'une crécelle constituée d'un courge sèche ou « siapouli » équipée d'un petit manche, peinte en rouge et que le Mopu secoue en rythme. Les graines sèches à l'intérieur de la cosse produisent un crépitement aigrelet rappelant le feu. C'est ce que j'ai cru comprendre quoique je pris cela plutôt pour le son d'un serpent à sonnette.

© Claude Cordier - 2013

Les enfants ayant dont réintégré leur place en ligne, le maître portant une petit récipient rempli d'eau et de sable rouge, passe devant chacun d'entre eux et arrose légèrement le haut de chaque crâne en disant « Tu es né ». Enfin, on leur demande de s'asseoir et d'être attentifs et discrets.

Alors, entre un couple, déterminé par le fait qu'il doit avoir fait au moins une fois preuve de fécondité et doit vivre ensemble au moment de la cérémonie. Ce sont des volontaires, le maître du moment les choisit au hasard par une sorte de tirage au sort à l'aide de petits cailloux colorés représentant la femme, le partenaire masculin s'y joint ensuite logiquement puisque résidant avec elle à ce moment là. Personne parmi les atraxas n'aurait l'idée incongrue et honteuse de refuser sa participation. Sachant que devant les enfants et le maître ils doivent pratiquer d'une manière complète et sans simulation aucune, le rite de la copulation sous toutes ses formes.

Le couple se dévêt, une couverture épaisse en tricot a été placée au sol. L'homme se doit d'assurer pleinement sa fonction, sinon il se sentirait ridicule. Ceci, sachez le, n'arrive que très exceptionnellement, le caractère solennel et éducatif de la cérémonie, sorte de messe charnelle si j'ose dire, stimulant la capacité des deux impétrants.

Ces circonstances auraient un effet tout à fait contraire sur nos concitoyens, mais grâce à Dieu et à sa sainteté le Pape, notre culture ne nous impose pas un rituel si complexe.

On raconte qu'un certain Alioxa, n'ayant pas réussi à satisfaire sa partenaire lors d'une cérémonie d'initiation, du fait de telle ou telle

© Claude Cordier - 2013

raison de baisse de forme physique, nul ne le sut, préféra changer de fonction, en se travestissant en femme, ce qui est tout à fait toléré dans cette ethnie, plutôt que d'avoir à faire face à la honte de sa situation, qui d'ailleurs n'était peut-être que transitoire. Chacun sachant que ces choses là ne se commandent pas. Enfin, en ce qui me concerne.

On ne me permit jamais d'assister à cette cérémonie, non pas à cause d'un quelconque secret concernant les positions copulatives au nombre de dix, pas une de plus ou de moins, mais il était hors de question de me révéler quoi que ce soit en ce qui concerne le contrôle de la fécondation.

Toutefois, on me décrivit avec force détails et sans la moindre gêne les caresses prodiguées avant la pénétration, les positions possibles et la posture favorite et conseillée et l'on insista sur la nécessité pour l'homme de faire tout son possible pour faire parvenir la femme à l'orgasme avant lui, en particulier en utilisant les propriétés très particulière du clitoris. Suite de quoi il pouvait achever son propre besoin ou non selon la volonté de sa partenaire. Par exemple si elle trouvait l'acte trop long, ou était somnolente, il pouvait se terminer lui même, comme on dit crûment « manuellement ». La chose n'étant absolument pas considérée comme humiliante.

On appelle cela « tradip karna » « faire tradip ». « Tradip » étant le nom d'une sorte de singe aussi petit que le Rhésus et qui semble se masturber en permanence. Or, à dire vrai, il ne fait que maintenir d'une main son sexe au cours des déplacements, car l'ayant fort long pour sa petite taille, il craint de l'endommager sur quelque obstacle.

 © Claude Cordier - 2013

© Claude Cordier - 2013

Aucun terme n'existe pour la masturbation féminine, car elle est considérée comme évidente depuis le plus jeune âge et personne n'oserait la remarquer ni la nommer. De même qu'il n'existe pas de mot pour respirer, car on ne peut pas vivre sans le faire.

Récit : histoire de Gelipi

Je rencontrai Gelipi un soir assis tristement au coin d'une maison, traçant à l'aide d'un bâton des spirales sur le sol de manière régulière et obsessionnelle. je m'approchais de lui, je le connaissais, il habitait avec Salinas une gentille fille qui n'avait pas encore d'enfant.

Gelipi dans sa détresse se confia à moi l'étranger, il ne l'aurait pas fait à l'un de ses semblables, la pudeur vis à vis de la douleur ou de la tristesse est de rigueur chez les atraxas. « Il n'est pas bon de pleurer sur soi ou sur les autres, il n'est pas bon de pleurer, on perd de l'eau, c'est tout. »

Salinas lui avait demandé de quitter le domicile commun car depuis quelques mois il s'était découvert une incapacité à se comporter sexuellement en homme. Suite à la vue éprouvante de l'acte copulatoire des « grougouli », sorte de batracien, dont le mâle hérissé de piquants comme autant de phallus dressé sur le corps saute sur les femelles au corps lisse et les transpercent de manière aléatoire, pour être certain de trouver la bonne issue sans même viser. La fécondation est presque certaine, mais les décès post copulatoire sont nombreux dans la gent féminine. Un mystère de la nature, comme certaines punaises aveugles

© Claude Cordier - 2013

qui ne sachant où pénétrer, percent la carapace de toute autre punaise passant sous leur nez, y compris les mâles, vous concevez le désordre.

Donc Gelipi traumatisé par certaines réalités troubles de la nature empruntait un chemin de déviance que Salinas avait toléré un certain temps, les atraxas sont tolérants, comme j'ai déjà démontré, pensant qu'il reviendrait à un meilleur comportement mais point ne fut.

Gentiment elle lui demanda de quitter les lieux pour qu'elle puisse trouver un autre compagnon, de façon à respecter la stricte règle monogame.

Le dilemme de Gelipi était qu'il ne se sentait plus homme mais pas non plus femme. Il n'éprouvait aucun désir sexuel ni pour un genre ni pour l'autre, comme cela aurait pu être toléré, ne s'appréhendait pas non plus comme androgyne tels les ancêtres venus des étoiles, c'était un castré total, un légume sexuel.

Lors, il ne savait où dormir, ne voulant imposer sa présence absurde et inutile à personne, manquait de la moindre énergie pour se construire la plus petite hutte ou la plus simple maison traditionnelle. Il songeait à rester là, ne plus s'alimenter, attraper les esprits malades qui sortent la nuit ou attendre la fête de Puyimko pour camouflé en « firalit » se donner en pâture, tout en n'étant pas persuadé que ses congénères tomberaient dans la supercherie et accepteraient de le dévorer « tout cru ». Voyez à quel état de dépression profonde il en était parvenu.

Le suicide était inenvisageable, conçu comme un acte égoïste qui ne pouvait pas mener à l'élévation, donc au départ de l'esprit vers « Sarax ».

 © Claude Cordier - 2013

Je lui proposais donc de partager notre gîte et notre couvert. Il pourrait nous aider de diverses façons, comme nous procurer de la nourriture quand nous étions trop occupé avec nos recherches, aller chercher l'eau et nous expliquer tranquillement les subtilités des coutumes atraxas et nous aider à pratiquer sa langue, une sorte de répétiteur free lance en somme.

ce qui fut dit fut fait. Féodor l'ayant pris en amitié instantanément, je pense à cause de l'odeur, car il ne se lavait pas depuis plusieurs jours, et même ensuite évitait les ablutions rapprochées. Il partagea donc la couche de notre ami-rat, et nous les entendions la nuit discourir, Gelipi atteint d'insomnie répondre en murmurant aux paroles décousues de Féodor endormi.

Il resta avec nous jusqu'à la fin. Fidèle, dévoué et reconnaissant, n'accepta à aucun moment de se faire aider par les guérisseurs, se contentant de sa vie d'eunuque. Bien de nos ermites ayant fait voeux d'abstinence ont été canonisés pour moins que cela.

© Claude Cordier - 2013

Description : le rire

Les atraxas aiment à rire. Souvent, le soir ils se réunissent par petits groupes dans la salle principale de la maison de l'un ou l'autre, s'asseyant sur le banc longeant un des murs et procèdent à des sortes de rencontres-concours humoristiques, soit verbaux, soit gestuels. La tradition d'un personnage s'apparentant à notre clown et appelé « Sambal » semble persister depuis de nombreux siècles. Il aurait existé sur la planète d'origine en balance avec le chef spirituel du moment, l'un pouvant devenir l'autre selon le choix de la communauté ou le désir personnel.

Celui qui choisit de faire rire se déguise alors avec grand soin. Ses cheveux sont recouverts d'un sac en tissu d'où pendent des bandes de tricot rouges et noires. Deux aiguilles à tricoter sont plantées en X sur la tête dans le tissu et les cheveux (le X est le symbol du Sambal). Le buste est nu mais peint de taches de couleur ou de motifs abstraits, spirales, vagues, boucles. Il ou elle porte une sorte de jupe longue taillée dans un tissu clair mais extrêmement sale, volontairement taché. Le fait de porter des vêtement sales fait beaucoup rire la communauté.

« Sambal » s'affuble d'un phallus artificiel obtenu en évidant la cosse du « targat » ou courge, qu'il a fixé autour de la taille avec une ceinture, ou autour du cou, ou sur le front comme une corne unique, ou dans le dos telle une queue, ou également plusieurs réparties autour de la taille que l'on appelle « la roue du plaisir » ; le clown tourne sur lui même très vite, les « targat » sont peu ou mal fixées, ils tombent par terre ou sont

© Claude Cordier - 2013

projetés dans l'assistance qui les attrape ou les ramasse. Ceux qui les auront récupérés pourront à leur tour faire des pitreries avec.

Le « sambal » travaille d'autres détails de sa tenue, comme des oreilles démesurées constituées de feuille de « sorg », arbre à larges feuilles poussant sur le plateau de « Wucham » Des cadavres d'insectes collés sur le visage font également beaucoup rire.

L'on amuse la galerie en parlant avec de forts défauts de prononciation, ou en imitant l'accent des « Sakashkeva » dont le dialecte comporte des « clic » comme chez certaines tribus d'Afrique.

Récit

J'essayais de faire rire l'assemblée en parlant français avec l'accent russe, ce qui d'ordinaire me réussit dans les cercles fermés parisiens, là je ne fis rire personne Par contre, lorsque je me mis à bégayer, et ce d'une manière qui m'était naturelle lorsque j'étais intimidé, en répétant la même phrase, ils sourirent tous poliment.

Léontin eut plus de succès en mimant un classique du genre, la prise de la Bastille par les révolutionnaires de 89, tout y était : les pics et hallebardes en bambous, les têtes sacrifiées sur l'autel de la démocratie en courge, les hurlements du « Ah ça ira ! » entonnés en chorus, Léontin défilant avec Féodor debout sur ses petites pattes arrières derrière lui, brandissant une brindille en guise de lance. Tout le monde était plié en deux de franche rigolade même si personne ne pouvait comprendre la signification de la scène.

© Claude Cordier - 2013

Le pire dans le sordide fut atteint quand Léontin, un peu éméché à cause de la fumette de quelque herbe opiacée qu'il appréciait un peu trop à mon goût, se mit à vouloir évoquer la guerre de tranchée de 14-18. L'horreur du massacre de la chair à canon française et allemande, les charges, les blessures, la boue, la honte, les femmes infirmières, les tracts mensongers sur les positions des alliés, les tripes à l'air, les amputations à la légères, et le retour des survivants. Grand père Marius ! J'avais la honte au front pour lui, pauvre Léontin, plus il s'escrimait à vouloir émouvoir le public, plus celui-ci se roulait de rire. A la fin, tous le félicitèrent, on lui attribua une « targat » d'honneur peinte en rouge et une femme, très belle au demeurant, se précipita pour passer la nuit avec lui. Il ne refusa pas, conscient que sa première expérience avait été ratée et qu'il devait essayer de se racheter.

Description : les cercles de fraternité

La fraternité des conteurs au serpent blanc

Pour faire partie de la fraternité des conteurs au serpent blanc tout ataraxas doit passer une épreuve qui consiste à la tombée du jour jusqu'au lever du soleil, à rester assis en tailleur près d'un trou creusé par le serpent blanc « sola sirpa » sans cesser de raconter à haute et intelligible voix des histoires ayant un début, un déroulement et une fin. Des sortes d'assesseurs se relayent trois par trois pour écouter l'impétrant et constater qu'il ne défaille pas, ni ne s'endort en chemin.

Aux premières lueurs du jour, le serpent blanc sortant de son terrier, le conteur finit sa dernière histoire, attrape le serpent et le rapporte au

© Claude Cordier - 2013

village suivi des trois surveillants. Ce serpent, bien que très long et massif n'est pas dangereux, il peut facilement être enroulé autour du cou sans aucune gêne sauf son poids. Le retour triomphant du conteur sa fait dans la liesse. Chacun essayant de connaître quelques bribes du contenu des histoires racontées à cette occasion interroge les surveillants qui ne se font pas prier pour briller ainsi en valorisant leur grande mémoire, leur patience et la forte capacité d'invention du conteur.

Récit

Un soir, on me proposa d'essayer de réussir la gageure. J'avais, en quelques mois, suffisamment appris la langue atraxasi pour me débrouiller en utilisant un langage simple. Je commençais par les fables de la Fontaine que depuis l'école primaire je connaissais par cœur, puis les Lettres de mon moulin dont je n'étais pas très sûr ; en l'occurrence j'inventais une nouvelle fin pour la chèvre de Monsieur Seguin et en passant certains contes des frères Grimm. Je finissais par la comtesse de Ségur et ses malheurs de Sophie que j'arrangeais à ma sauce, que personne ne comprit mais qui me firent tenir jusqu'au matin.

Le problème fut qu'à l'aube aucun serpent ne sortit du trou. Je ne puis donc pas en rapporter un au village. Toutefois les surveillants attestèrent de mon effort et l'on me fit fête en m'offrant toutes sortes d'écharpes tricotées en forme de boudin (le point dit mousse a tendance à faire

© Claude Cordier - 2013

tourner le tricot sur lui même) que l'on me passa autour du cou en disant « Matab sola sirpa ».

J'en conclus que l'animal était soit absent ce soir là, pour quelque raison que j'ignore, soit ne comprenant pas un traître mot de mon sabir approximatif, il ne prêta aucune attention à mes récits, ce qui est plus que probable.

© Claude Cordier - 2013

Description : la confrérie du « dragal puant ».

Le « dragal » puant ressemble à notre putois, hormis sa fourrure qui est unie et sa queue beaucoup plus courte et en pointe. Ce qui fait, je le reconnais, pas mal de différences. L'essentiel est que tel le putois, il peut projeter une odeur pestilentielle à l'aide d'une glande placée sous le cou et non sous la queue, je sais, cela fait encore une différence, mais bon.

Comme la confrérie du serpent blanc, quiconque est libre d'entrer dans celle du « dragal » puant ou non. Le passage de l'épreuve initiatrice est impératif et nombre d'atraxas n'ont guère envie de la tenter, d'autant que le bénéfice, hormis la gloire passagère, est nul.

Il s'agit d'aller seul à la recherche d'un « dragal ». Trouver son terrier dont il ne sort qu'à la tombée du jour pour brouter l'herbe ou les baies des bosquets alentour.

Les jours de pleine lune il ne sort que quelques heures du coucher du soleil à la pleine clarté de la lune. Il ne prend aucun risque son pelage étant clair et mal camouflé dans ces espaces dégagés et semi désertiques. Il craint, outre l'habitude idiote des atraxas de l'attraper pour une cérémonie débile, mais surtout le « palomar » félin leste et rusé qui n'est en aucun cas incommodé par l'odeur nauséabonde diffusé par le « dragal ». Le « palomar » serait-il perpétuellement enrhumé ? Non, il diffuse lui même une odeur pestilentielle, dû au fait que contrairement à la plupart des félins, il ne se lave jamais et entretien sa saleté en se roulant dans ses excréments et ceux des autres éventuellement, selon ce

© Claude Cordier - 2013

qu'il rencontre sur son chemin. Et les chemins en ce pays sont fréquentés par un certain nombre d'animaux crotteurs, il faut bien l'admettre.

La solution pour attraper l'animal consiste à s'armer de patience (la patience ou «eratu » est, vous l'avez noté, une vertu chez les atraxas) à repérer un terrier de « dragal », à ne pas confondre avec celui du « ekati » ou du « vorogo » ni même celui quelque peu différent car comportant une porte du « valibu » et à se poster là un peu avant la fin du jour.

Récit

A nouveau témérairement je tentais l'aventure. Avant de me proposer pour cette épreuve, je demandais à un atraxas de la confrérie de m'accompagner dans un tour des environs pour repérer avec exactitude l'apparence du terrier « dragal ». Je pris des notes et des photos.

Le soir prévu arriva, le maître de cérémonie, en l'occurrence une femme nommé Wirata me remit une écharpe en tricot rouge autour du cou et une autre verte autour de la taille « pour me protéger des odeurs « dit-elle.

Je partis, je m'étais muni d'une lampe de poche sans l'avoir dit aux autres membres, ce qui, je l'avoue n'était pas très loyal. Mais, honnêtement ma forte myopie n'arrange pas le fait que je vois très mal dans le noir. Je me déplaçais donc furtivement entre les bosquets de « brancouse », comparant les orifices que je rencontrais avec les photos que j'avais développées à l'aide de mon petit équipement portable. Au bout d'une dizaine de terriers pour lesquels je n'avais aucune certitude, un trou me sembla adéquat.

© Claude Cordier - 2013

Je m’assis devant, tenant fermement le filet qui devait me servir à attraper l’animal. Le soleil n’était plus qu’une demi boule rougeâtre à la surface du sol désertique, des nuées roses s’effilochaient le long de l’horizon.

Lors du dernier rayon, je vis pointer dans l’orifice du terrier un museau noir et briller deux petits yeux verts. Il me sentait et pressentait le danger. Je devais ruser sachant que la nécessité de sortir pour s’alimenter serait la plus forte. Je contournais le trou, cueillais quelques touffes d’herbes sèches et les plaçais près de l’entrée du terrier. Je vis le « dragal »sortir lentement, lorsqu’il ne resta plus que sa petite queue à extraire, je me jetai sur lui en ouvrant le filet.

Un combat s’engagea. Je n’avais prévu ni sa force, ni son agilité, ni ses dents pointues et ses griffes acérées, je ne portais aucune protection et les écharpes ridicules, soit disant contre les odeurs, n’eurent aucun effet. Il projeta droit devant une giclée de son essence préférée. Je suffoquais presque, l’odeur était terrible même en plein air, un mélange de SO2 et de fond de poubelle new yorkaise. Il faisait fort le bougre. Je ne sais ce qui me prit, je lui crachais à la face comme un réflexe après une injure . Il parut décontenancé, s’immobilisa et s’assit sur son petit derrière pour essuyer son museau de ses deux pattes, il était touchant. Je pus alors le saisir délicatement par la peau du cou et refermais le filet sur son corps. Je le tenais à bout de bras de façon à éviter toute morsure ou écorchure mais ne put rien faire contre ses jets nauséabonds. Arrivé à la maison de Virata où les membres de la confrérie du « dragal puant » m’attendaient.

© Claude Cordier - 2013

Je brandis la bestiole glorieusement. On me félicita en me tapotant le dessus du crâne, comme c'est l'usage dans le cas de félicitations de qualité.

Le « dragal » fut placé dans un grand panier à couvercle et pendant deux longues heures que dura la cérémonie d'hommage au « dragal », nous dûmes supporter son odeur tout en entonnant des chants disant à peu près ceci :

« Ah le dragal puant
N'a pas pué assez
Son pouvoir est déficient
Le traqueur l'a traqué
Sans cesser de respirer. »

Vers le milieu de la nuit, un des confrères porta le panier loin du village, remit le « dragal » en liberté non sans avoir au préalable coupé une petite touffe des poils du dos de l'animal qu'il me rapporta attachée par un fil et m'expliqua que je devais le porter autour du cou dans un petit sac de tricot pour bien marquer mon appartenance à la confrérie du « dragal » puant .

Description : l'économie.

Le produit de la cueillette : baies, fruits etc est mis en commun ainsi que la récoltes des différentes céréales, korip, gurov .

Légumes et œufs de « caripo » ainsi que le tabac, tout est entreposé dans un entrepôt ou « miritin » à la structure circulaire et bâtie sur pilotis. Bien

© Claude Cordier - 2013

close, la porte est en bois solide, peu de jour pénètre à l'intérieur de la pièce.

Les produits sont disposés dans des paniers sur des étagères par catégories et chronologiquement par durée de conservation. Un adulte est désigné pour six lunes par la communauté au cours d'un vote à main levée, il est chargé de gérer les stocks et de distribuer équitablement les denrées selon, les besoins réels de chacun. Il tient compte de l'état de santé, du nombre d'enfants (les atraxas n'ont guère plus de deux enfants, et encore sont-ils souvent chez un autre couple, il est exceptionnel d'avoir trois rejetons dans la même maison au même moment), de leur âge et du fait que la femme est enceinte ou non.

Par contre le lait tiré du « lamayok » est prélevé selon les besoins au jour le jour, les « lamayok » sont nombreux et personne n'abuse.

Le bois de cuisson est collecté individuellement dans les environs proches, essentiellement constitué de fourrés genre genévrier dit « kopol », de « brancouse » et de racine de « koko », excellent combustible dégageant très peu de fumée.

Au contraire, le bois de construction servant pour les poutres ou les pilotis des entrepôts, doit être coupé dans la forêt du haut plateau de Wucham, les troncs sont descendus en glissant le long de l'escalier bâti par les ancêtres venus des étoiles. C'est à chaque fois une lourde et longue expédition nécessitant la participation des trois quart des adultes. La coupe se fait à l'aide d'une sorte de hache de pierre taillée. Au pied du plateau, les troncs sont chargés sur des charrettes à quatre roues tirées

© Claude Cordier - 2013

par le « brilar » robuste mélange de yack et de dromadaire. Les atarax disent que le brilar aime tirer « Brilar volchan pulao ». On dit d'un homme endurant qu'il est un « brilar ».

Cette expédition collecte du bois n'a lieu que deux fois l'an. Le reste du temps on occupe le « brilar » à tirer à peu près n'importe quoi, des chariots où grimpent les enfants, les réservoirs d'eau pour arroser les champs situés loin de la rivière ou tout autre usage. Le « brilar » qui ne tire pas devient dépressif. Par contre, il ne supporte pas d'être monté, même par un enfant.

Une expression populaire pour dire « J'en ai marre » dit « Brilar na catché » soit « Brilar ne porte pas ». Allez savoir où est le rapport ?

Nombre d'expressions atraxasi ont un rapport lointain avec la signification probablement transformée suite à une transmission orale déformée d'un récit ancien.

Par exemple : « Je suis triste » se dit « Ké atlab karté ho ?» soit « Qu'est-ce que je fais ici ?.

Quand quelqu'un dit « Ké atlab karté ho » la communauté le console ou le distrait en souvenir des ancêtres qui incapables de repartir vesr les « simak » durent rester sur terre et le déplorèrent.

Ce peuple aime autant rire qu'il est capable d'une infinie tristesse collective. Il est probable que le souvenir ancré dans leurs gènes d'une planète quittée il y a des lunes et imaginée comme idéale, est la source de cette nostalgie latente. Cependant personne ne croit qu'un jour leur semblables reviendront dans des vaisseaux interstellaires pour les

© Claude Cordier - 2013

ramener chez eux. Ils sont tous persuadés que ce serait infaisable, leur corps ayant irrémédiablement changé, ils ne pourraient plus s'adapter à leur planète d'origine. Un peu comme la parabole chrétienne de l'impossibilité de retourner à l'état originel du paradis.

Il y a un très fort sentiment d'irréversibilité de ce qui arrive, cela les rend philosophes dans l'acceptation des événements mais également leur retire toute espérance de changement, donc la capacité de se projeter positivement dans l'avenir. Une vie au jour le jour scandée par des cérémonies symboliques et les tâches quotidiennes est pour eux suffisante.

© Claude Cordier - 2013

Description : les contes et légendes

Tout comme nos sociétés européennes ont créé toute une imagerie fantasque de petits êtres peuplant les forêts, à oreilles pointues et pieds poilus, elfes, hobbits et autres farfadets, les atraxas aiment à raconter les histoires, aux enfants comme aux adultes, d'un petit peuple vivant dans des tunnels sous le sable et les bosquets secs des environs et qu'ils nomment les « lapidor » ou « lapi ». Ces contes comportent une trame à peu près toujours identique, toutefois le conteur peut improviser sur des détails, y ajouter des éléments nouveaux et même modifier légèrement la conclusion, qui n'est d'ailleurs aucunement moralisatrice ni éducative. Il arrive que la fin paraisse totalement absurde, ce qui fait beaucoup rire l'assemblée. Alors, on loue l'imagination et le talent du conteur. Certains atraxas se sont taillés une réelle réputation des grand conteurs d'histoires de « lapidor ».

Le « lapidor » est décrit comme de très petite taille, quinze centimètres, il a deux bras, deux jambes, pas de sexe, des oreilles de lapin en un peu plus courtes et invariablement un bonnet de tricot comportant deux orifices pour laisser passer les oreilles. Il est dépourvu de tout poil ou cheveux mais couvert de vêtements tricotés.

Les atraxas fabriquent des poupées en osier tressé à son image en forçant sur le costume en tricot. Chaque enfant fille ou garçon, reçoit à sa naissance le présent d'une poupée « lapi » qu'il garde toute sa vie durant. Elle est considérée comme son deuxième moi ou « labdo ». Elle n'est pas incinérée avec le corps du défunt, mais est conservée dans une maison

© Claude Cordier - 2013

circulaire appelée « sipolo » ne comportant pas de fenêtre. Toutes les poupées « lapi « sont empilées là dans des paniers rectangulaires par ordre chronologique d'arrivée, lors du décès d'un atraxas.

Récit : Il m'a été donné l'insigne honneur de pouvoir admirer, quoique elle était plutôt assez laide, une poupée « lapi » très ancienne, que grâce à notre machine « dioxprisme » nous pûmes assurément dater de 1853.
En effet, en de très rares occasions, en moyenne une fois tous les cinq ans, le chef spirituel du moment aidé de deux assistants dépoussière l'ensemble des poupées et des paniers. Il s'agit de retirer toutes les poupées des paniers les unes après les autres. Elles y sont rangées par douze. On secoue le panier vide à l'extérieur du « sipolo » et l'on replace les « lapidor » dans l'exact ordre précédent. J'eus l'occasion de voir de très anciennes figurines, datant probablement du siècle dernier, en assez bon état ma foi. Le tricot n'est aucunement mité (il ne semble pas y avoir d'insectes mangeurs de tissu dans les environs) et le rotin ou l'osier qui constitue la structure subit très bien le passage des ans et les changements climatiques. En fait l'état final dépend essentiellement de la façon dont l'enfant a traité sa poupée, certains la transportent partout où ils vont, d'autres l'accrochent simplement au haut du lit clos où ils dorment communément et n'y touchent plus, sauf dans le cas où ils vont habiter dans une autre maison à leur convenance, comme je vous l'ai déjà expliqué plus avant. Une poupée très endommagée à la mort de son propriétaire ne sera jamais restaurée, on la rafistole simplement avec

© Claude Cordier - 2013

quelques brins de pailles noués si la tête ou un membre se trouve détaché du corps.

On raconte qu'il y a bien des lunes, un incendie ayant débuté dans une maison voisine, le « sipolo » prit feu. Toute la communauté tenta l'impossible en faisant la chaîne de façon à tenter d'éteindre l'incendie en transportant de l'eau de la rivière, peu de poupées résistèrent. Des décennies d'enfance étaient parties en fumée. On collecta les cendres se trouvant à l'intérieur de la pièce et on les mit dans un panier dont la face interne était recouverte d'argile cuite au soleil, on colmata l'orifice avec un couvercle de bois et on recommença l'empilement des poupées « lapi »à partir de ce panier.

Description : le langage

Vous trouverez à la fin de cet ouvrage une liste limitée de mots ou expressions courantes avec leur traduction. La syntaxe est simple, sujet, verbe, complément, le genre n'est pas marqué ni le pluriel. Je n'ai pas eu le temps d'approfondir plus avant la grammaire. Certaines personnes se débrouillant assez bien en anglais me servant la plupart du temps de traducteur.

Les autres atraxas n'ont pas réellement essayé d'apprendre nos langues, ni le français, ni l'anglais. Par contre, ils avaient une nette préférence pour le vocabulaire français. Lorsque nous discourions Léontin, Féodor et moi même, je constatais que certains s'approchaient imperceptiblement de notre groupe pour écouter notre conversation le plus discrètement possible, je vous l'assure. L'attraction des sonorités de

 © Claude Cordier - 2013

© Claude Cordier - 2013

notre façon de communiquer était plus forte que leur retenue et leur habituelle politesse. Au point qu'un jour le « mopu » nous demanda si nous consentirions à énoncer bien fort des mots, que l'assemblée reprendrait en choeur.

Au début j'énonçais des mots longs ou compliqué pensant que c'était cela qu'ils aimeraient entendre tel :épistémologie, borborygme, psychanalyse, rébarbatif, présidentiel, circonstance, aménité... dans la plupart des cas j'étais incapable de traduire ces mots, mais peu leur importait, ils écoutaient cela comme on écoute du Rimbaud avec application et sourire. Et je fus fort surpris de constater que les mots préférés étaient aussi les plus courts. Je dus prononcer le mot « lustre » un nombre incalculable de fois. « Lustre, lustre, lustre, lustre, lustre », je modifiais le ton : « lustre, lustre, lustre, lustre, lustrale, lustré... « On se serait cru lors d'une lecture d'un livre de Sarraute. Ainsi que « pilor » ou « pluie » que je décomposais en « p-l-u-i-e », le son « p », au demeurant courant dans leur vocabulaire, remportait leurs suffrages, j'eus un franc succès avec « poule » ou « peplum », également avec un mot plutôt long : « palmipède », alors que « péripatéticienne » n'accrocha pas leurs oreilles.

Et « pulluler », Ah ! entendre « pulluler », deux « u » d'un coup. Leur attirance pour le son « u » vient du fait qu'il n'existe pas dans leur langue, la nouveauté charmante de ce son aigu ravissait leur oreille, à contrario le son « p » leur plaisait fortement car il était très usité dans leur dialecte. La logique n'est pas très facile à percevoir pour un esprit

© Claude Cordier - 2013

étroit, mais pour un cerveau curieux, il est aisé de comprendre que la nouveauté excite l'imaginaire et l'habituel rassure, les deux sont complémentaires.

« Pulluler » comportant à la fois plusieurs « u » et un « p » se révélait la quintessence du plaisir auditif. Comprenez, tel le fameux « th » dentale discrète et sifflante si difficile à prononcer pour le français moyen, mais si doux à l'oreille : »The thing that you thought. » n'est-ce pas délicieux lorsque vous le prononcez sans postillonner.

Je leur proposais « prosopopée » ou « priapisme », j'eus moins de succès.

© Claude Cordier - 2013

Description : les prénoms

Les patronymes n'ont pas de signification, on ne s'appelle pas comme chez certains aborigènes « Lune changeante » ou « Petit loup qui creuse son terrier le soir » ou « Nuage bleu annonçant pluie fine », ou « Ourson pissant devant la maison dans le sens du vent».

Le cas extrême étant chez les Borombé des Iles vertes, la tradition de nommer l'enfant après deux mois d'existence (avant il n'existe pas, donc on ne le nomme point) du nom de l'action que fait son géniteur au moment où le sorcier du coin décide du prénom de l'enfant. Cela donne : »Coupe du bois », ou »Plante un clou » ou « Chevauche maman » ou pire. Cela devient vite ingérable, d'autant que les actions quotidiennes des Borombé ne sont pas très diverses, la plupart des rejetons se retrouvent portant le même prénom. Le fameux ethnologue Arsène Fibius dénombra lors de son séjour chez cette ethnie, douze enfants ou adultes d'âges divers se prénommant tous « Bat sa femme ». Il faut en convenir, cela laisse à penser qu'une certaine mésentente permanente subsiste dans les ménages Borombé et ne prépare pas les enfants à une vie conjugale harmonieuse. L'un conditionnant l'autre. Chez les Atraxas, aucun nom n'a de signification, donnant toute l'importance à la sonorité seule. La naissance engendre le son de la naissance, la musique, le rythme, alors on peut s'appeler » Bourilou » ou « Krikiti » ou « Walambat ». Mon nom « Josephip » plut à cause de sa sonorité incongrue dans leur langue.

© Claude Cordier - 2013

Description : les oiseaux

Les oiseaux, tous les oiseaux présents dans cette folle nature ont une grande importance dans la société atraxas. Les volatiles préférés sont justement ceux qui volent, les marcheurs et autres coureurs tel le « bartok » ressemblant au « road runner » américain mais en plus grand, tout en étant loin d'égaler une autruche. Faites de temps en temps un effort d'imagination, il y a une marge entre le rod runner et l'autruche, quand même ! Sinon nous n'allons pas pouvoir continuer. je ne peux pas tout décrire avec une précision antomologique.

La danse de l'oiseau « bourourcou ».

Le « bourourcou » est un rapace d'une grande envergure telle celle du condor sud-américain mais dont les plus longues plumes sont d'un rouge flamboyant et la tête surmontée d'une crête rouge également. On le représente lors d'une danse sensée simuler le départ de l'esprit du mort vers les étoiles. Le danseur saisit une sorte de châle en tricot rouge avec des franges, il tient chaque extrémité, les bras écartés tirés vers l'arrière de façon à ce que le tissu tendu dans le dos représente les ailes du « bourourcou », il tourne sur lui même en baissant alternativement le bras droit puis le gauche, en arrondissant le dos, et en piétinant le sol de pas rapides et serrés. On a fixé sur sa tête une crête écarlate constituée de plumes teintes, et à la taille une ceinture noire emplumée. Avant la début de la prestation ,le danseur a pris soin de tremper les pieds nus dans la boue du rivage, de la laisser sécher de façon à figurer de lourdes pattes maladroites. En effet, au sol le « bourourcou » est malhabile, ses pattes

© Claude Cordier - 2013

semblent trop lourdes par rapport à sa voilure pourtant impressionnante lui ce ne sont pas « ses ailes de géants qui l'empêchent de marcher » comme le volatile du sieur Baudelaire, mais bien ses pieds eux mêmes, gras, larges et lourds.

Récit : Je proposais à mes hôtes de leur faire la démonstration de la danse de l'aigle, telle que certains indiens d'Amérique la font. Je pris un morceau d'étoffe de couleur, genre étole, en tint chaque extrémités par les mains, ainsi qu'une plume rouge de « bourourcou » et levant les genoux en alternance, je tournoyais élégamment sur moi même, essayant de rendre explicite l'évolution de l'aigle royal dans les airs.

Tous, oui, tous, petits et grands se tordirent de rire. Je l'avoue ils sont facétieux et j'étais peut être un peu guindé donc ridicule dans mes gestes et mon accoutrement sayant mal à ma haute stature, toutefois, bien que ne leur en voulant point, ils auraient pu rendre quelque hommage à ma tentative. D'autant que leur hilarité s'accrut lorsque Léontin, qui avait encore fumé je ne sais quoi à mon insu, se mit à m'imiter grotesquement en hurlant : « Pigeon vole, caillou vole, casserole vole... » et toutes sortes d'inepties mal comprises par nos hôtes mais visiblement à l'effet extrêmement comique.

Ce pauvre Léontin, qui avait quitté l'Europe sans avoir même essayé le moindre joint ou la moindre amphétamine, allait revenir totalement accroc à ces racines psychotropes. Etant son aîné et responsable de cette

© Claude Cordier - 2013

expédition, je me sentis coupable, ralentis ma danse pour le regarder et gêné l'entraîna à l'écart sous les huées de la foule.

Le lendemain, les atraxas, quand ils le croisaient l'appelaient « bourourcou » et riaient gentiment. Il ne s'en offusqua pas, ayant un certain sens de la dérision vis à vis de lui même, ce qui explique d'ailleurs son manque de retenu dans la prise de drogue, car pour lui le ridicule ne tuant pas, il ne craignait rien. L'avenir ne lui donnera pas raison, malheureusement.

Epilogue

Au bout de onze mois longs et fructueux en connaissances et expériences nouvelles, nous en arrivâmes à participer malgré nous à la dernière, qui fut pour nous capitale et pour tout dire assez définitive.

Nous avions oublié, pris par le tourbillon de la vie quotidienne si riche en nouveautés et plaisirs divers, que la saison annoncerait la fête de « Puyimko ». Oublié ce qui allait s'y passer.

Lorsque les Atraxas dès la nuit tombée se mirent tous à parcourir le village et la campagne à la recherche de proies vivantes déguisés en «aruk », nous ne prîmes pas la situation au tragique, persistant dans notre situation d'observateurs curieux de tout. Sipula, le « mopu » de la lune absente, s'aperçut que nous ne prenions pas part aux réjouissances, nous

© Claude Cordier - 2013

nous présentions en exclus volontaires, ce qui aurait pu être accepté dans toutes les autres circonstances de la vie sauf dans celle-ci.

Une femme nommée Jumgovi, m'invita à partager la chair d'un petit « sirulit » dodu encore chaud dont elle avait ouvert le ventre à coups de dents. Je refusais en faisant une sorte de grimace fort mal interprétée. Le bruit courut alors que nous méprisions cette tradition et ce parce qu'il y avait en nous quelques impuretés, une culpabilité dans l'acceptation de notre état de carnassier et prédateur terrestre.

On nous offrit des insectes noirs appelés « kromp », dont le croquant est incomparable, Léontin eut le grand tort de repousser de la main l'offrande généreusement offerte. La poignée de « kromp » tomba sur le sol, le petit groupe qui nous encerclait s'arrêta de manger et de chasser, les yeux embués de fureur, la bouche sanguinolente, des morceaux de chair pendant à leurs doigts. Un murmure s'éleva - tel le son de la rhombe dans la pampa australienne - allant en s'accroissant. Murmure terrible de réprobation collective. Les autres membres de la communauté, qui s'étaient éloignés, se rapprochèrent pour voir ce qui se passait. Le murmure devint clair, je compris les mots « na powu, na powu », « pas manger, pas manger », puis « na aruk », « pas ours ».

Je traduisis en un éclair ce que cela signifiait, si « nous pas manger », « nous pas être ours », donc « nous être proies », « bon à manger » « powu ka ho ». C'était aussi simple que cela.

Nous avions bêtement refusé l'assimilation, nous nous mettions dans une situation ennemie génitrice de conflit, et les Atraxas ont, je vous le

© Claude Cordier - 2013

répète, horreur des conflits. Les conflits quand ils surviennent on les fait disparaître pour ne plus en parler. Et en l'occurrence « disparaître » voulait dire ce qu'il signifiait.

Nous, c'est à dire Léontin et moi, car Féodor à mes pieds s'acharnait sur la carcasse d'un « firalit » dodu.

Lui seul avait compris l'importance de la fête de Puyimko, lui seul avait mérité d'être initié aux mystères des descendants des étoiles. Lui, le rat noir dépressif, aux terreurs nocturnes notoires, s'était assimilé.

Je me sentis défaillir, Léontin ne bronchait pas inconscient apparemment du danger potentiel. Je ne pouvais prendre le temps de lui expliquer les conséquences de cet acte de refus qui lui semblait anodin. Je lui fis signe de courir en agitant mes doigts comme cela, vous voyez ?

Il me sourit, pensant que je m'amusais, ou autre chose ridicule dont pourtant je n'avais pas l'habitude étant d'un naturel sérieux et discret.

Dans l'obscurité de cette nuit de « lune absente », l'angoisse entachait mon visage mais la torche dans ma main gauche n'éclairait que ma main droite dans ce geste grotesque de déguerpir comme l'aurait fait une marionnette du « théâtre de Guignol » ou du « théâtre du silence » de Bob Wilson (pour ceux qui savent ce que cela signifie).

Les atraxas s'approchaient en masse. Je résolus de détourner leur attention en projetant ma torche vers un fourré de « brancouse » qui s'enflamma aussitôt. Je criais « Léontin, viens, on se tire ! Il en va de nos vies, viens vite ! ».

© Claude Cordier - 2013

Mon fidèle assistant, hébété, abruti par le spectacle de cette fête étrange souriant sottement, ne bougeait pas d'un pas.

Je me précipitais dans la direction de la rivière Kipo, personne ne me poursuivit, la foule était trop occupée à dépecer Léontin et à le dévorer tout cru « at kapa » comme on dit ici.

En me retournant je crus voir dans la lueur du fourré qui flambait, Féodor, notre cher Féodor, dont nous avions bercé les rêves, prendre sa part du festin oubliant toute décence, et ne parlons pas de gratitude....

Seul Gelipi, le fidèle Gelipi, ne partcipait pas à la curée, assis au pied d'un arbre il traçait des motifs au sol avec un bâton.

Un bateau taillé dans le bois du « couroub », dit « arbre flotteur » se présenta à ma vue sur la rive, je le poussais dans le courant, y grimpais prestement, pagayais comme un forcené qui aurait le diable à ses trousses, pas moins, pas plus.

J'abandonnais tout sur place, mes amis, mes instruments, mes carnets de notes (heureusement ma mémoire ne me fait jamais défaut comme vous pouvez le constater, et j'avais dans ma poche en permanence un petit carnet où je notais le vocabulaire), mes échantillons, ainsi que mes recherches que je n'aurai pas de sitôt l'occasion de reprendre.

Léontin, en somme, avait accepté l'assimilation à sa façon. En effet, en laissant absorber sa chair sans broncher par les atraxas, il participait à une sorte de vaste communion, oserais-je dire une Eucharistie, qui le fit s'intégrer d'un coup au peuple ami. Et comme dirait mon curé : « Garam nyaspu ho ».

© Claude Cordier - 2013

Plus tard, je m’en voulus, moi un scientifique, de n’avoir pas su pousser jusqu’au bout la connaissance des autres par l’acceptation entière et l’osmose totale.

Je regrettais de n’avoir pas su prévoir le dénouement terrible de ce séjour fort passionnant parmi des hommes, des femmes, animaux, végétaux et minéraux au demeurant si sympathiques.

Fin

© Claude Cordier - 2013

Vocabulaire

Je rappelle que le « u » se prononce « ou » et le « e » se prononce « é »..

Absilate : femme ménopausée
Aruk : ours
At kapa : tout cru
Atahualpo : village en aval de celui des atraxas
Atlab : ici
Atshim : voir
Bartok : oiseau rapide à la course
Bilo : couleur noir-bleu
Brancouse : bosquet bon combustible
Brilar : animal de trait mélange de yack et de dromadaire, ne supporte pas la monte
Bourourcou : rapace aux ailes rouges et aux larges pieds
Caripo : animal produisant l'œuf au goût de banane
Clim : boisson chaude
Cobol darma : vaisseau spatial, littéralement bateau fermé
Couroub : arbre flotteur
Crobir : pierre bleue translucide
Djod : mer
Djodpuri : amerrissage, nom de la fête commémorant l'arrivée des atraxas par la mer
Dragal : sorte de putois
Ekati korotcha : laisse tomber, ne fais pas attention (très usité, peu ou pas d'esprit de compétition dans ce peuple pacifique)
Elagon : tribu voisine des Atraxas
Eratu : patience
Firalit : mammifère dodu
Gapi : caché
Garam vyapu ho : c'était son heure
Garibié : sorte de ragoût à base de légumes et d'œufs de caripo
Gilgit : poisson familier genre carpe
Giragne : petit rongeur au poil dru gris perle
Golub : sorte de grosse dinde

© Claude Cordier - 2013

Gribal djantan : officiant tournant ou action de tourner (lors des crémations par exemple)
Gripurit : hutte à défécation
Grobuli : oiseau qui ne sait pas voler
Gropuram : hutte d'accouchement
Grougouli : batracien
Gurov : céréale
Hanowishwan : pluie (littéralement : orage mouillé)
Howato crobir piwa : mer (eau couleur de bleu)
Howato : couleur
Isorax : ethnie mangeur de grobuli
Kalopuram : village Atraxasi
Ka : arbre
Kapa : arbre résineux
Kara : oiseau arc en ciel
Karal : bois genre teck
Karna : pour
Karté : faire
Ké parma taxida : pour aider à voler
Koko : racine combustible
Kopengobi : refuge et nom du village
Kopol : bosquet (utilisé pour les bûchers funéraires)
Korip : sorte de céréale en grains utilisée en bouillie
Koroko : oiseau à plumes violettes
Kromp : insecte noir d'un croquant incomparable
Labdo : deuxième moi
Lissi : venir
Lomayok : genre de mouton donnant du lait
Marta : faire
Marounga : se désoler
Matab sola sirpa : faux serpent blanc, écharpe
Mirash kapur : lieu d'enterrement des cendres des défunts
Miritin : entrepôt à nourriture
Mirva : voyage
Nirat : herbe genre persil

© Claude Cordier - 2013

Missi : venir
Mopu : chef spirituel provisoire
Otli : époux, partenaire, compagnon
Otouro : maison
Orbeïdos : peuple proche des atraxas, accepté dans les alliances reproductrices
Paliko mana :
Palomar : félin ressemblant au guépard au pelage uni et roux, le bout de la queue est touffue. Il est chassé par les Borobu uniquement pour cette partie d'anatomie qu'ils utilisent dans leurs cérémonies religieuses. Les atraxas, même les nuits de carnage de Puyimko, ne s'y attaquent jamais. Il est considéré par eux comme un esprit de la nuit très puissant.
Payak : terre
Payakpuri : atterrisage, nom de la fête commémoratrice de l'arrivée des atraxas sur la mer
Pilaou : oiseau qui offre son plumage chatoyant, ne sait pas voler mais est fouisseur
Pirane : fille
Piwa : eau
Pliat : organe sexuel
Poli coloya : bonjour
Polo covijola : au revoir
Poma : mère
Powu : manger
Pritchok : teigneux, intolérant
Pulao : tirer
Pumir : fête du golub
Purimas : peuple potier en aval de Kopengopi
Puyimko : fête du carnage
Rack : baluchon de dos
Rilma : laver
Rimapo : oncle maternel
Sakashkeva : peuple voisin (les atraxas se moquent de leur prononciation)
Sambal : clown
Sarax : constellation d'Orion

© Claude Cordier - 2013

Satrap : escalier
Schipliout ou Schipli : mammifère nyctalope à longue queue
Sharma : bijoux
Siapou : gourde pour conserver les médicaments
Siapouli : légume courge utilisé évidé en tant que crécelle
Simak : étoile
Sipo : géniteur ou père
Siripa : arbre fournissant l'huile pour lampe (recueilli par les enfants pré pubères)
Siripa : arbre qui donne une huile pour lampe
Sirkal : tortue marine dont la carapace est utilisée pour fabriquer un tambour rituel
Sirulit : petit rongeur genre hamster
Sirun : fils
Sola sirpa : serpent blanc
Sorg : arbre aux larges feuilles
Sumi : animal
Talam : inverti.
Talbu : mammifère très lent
Talbu : paresseux
Targat : sorte de courge
Tirvol : voyage
Tradjun : spirit catcher, bâton à plumes servant de sceptre au chef spirituel.
Traxida : voler
Turutsumi : animal domestiqué
Valibir : genre de mangouste vivant dans un terrier avec porte
Vayu : bâton utilisé lors du cérémonial de crémation
Virak djatar : raid tissu
Vitam : ami
Vitam pruri : cérémonie de bénédiction des nouveaux nés
Volchan : aimer
Vorogo : terrier insectivore
Votam : partir, voyage, voyager
Vyapu : heure « Garam vyapu ho » « Cétait son heure »
Wali : capriné sans corne dont le poil long de 50 cm est utiliser en tricot.
Wiwichim : ziou amarat ta yakova amare ho : il faut voyager en groupe
Wucham : plateau et forêt

© Claude Cordier - 2013

Wupoma : grand mère
Wupoma otli : gand père

© Claude Cordier - 2013